

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
								<input checked="" type="checkbox"/>			

1883

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

AVANTAGES

Primes Spéciales

ACCORDÉES A TOUS LES ABONNÉS
par voie de

LOTÉRIE

au commencement de chaque année.

SÈME ANNÉE.—No 11.

OTTAWA

1er Novembre 1883.

ABONNEMENT:

\$2 PAR AN

PAYABLE D'AVANCE

L'abonnement est pour un an,
et ne se fractionne pas. Ceux qui
s'abonnent dans le courant d'une
année, reçoivent les cahiers déjà parus.

BULLETIN.

L'ALBUM DES FAMILLES, accessible à toutes les bourses par son bon marché paraît le 1er de chaque mois, par cahier de 32 pages, triple colonne, formant un volume de 384 pages, composé de matières ainsi classées :

Religion.—EXTRAITS d'ouvrages, où l'on expose les preuves de la Religion, les dogmes de la Foi, les règles de la Morale, etc.

RAPPORTS et LETTRES édifiantes sur les Missions du Canada et de l'Étranger.

EXPOSÉ et RÉSUMÉ de tous les faits et de toutes les questions d'actualité religieuse soulevées dans l'intervalle de chaque livraison

Littérature.—Choix varié des meilleures productions, tant du Canada, que de l'Étranger. Les sujets ayant trait aux matières suivantes entrent dans le cadre de cette publication, savoir :

Philosophie, Eloquence, Discours, Légendes, Critiques, Bibliographies, Voyages et Œuvres d'imagination.

Histoire.—Mémoires sur le Canada et autres pays ; Aperçus sur l'histoire de l'Église et du Clergé ; Etudes des Mœurs et des Monuments, etc., etc.

Sciences et Beaux-Arts.—Découvertes scientifiques, et applications des sciences aux arts. Revues des Concours et compte-rendu des œuvres d'art.

Biographies.—Galerie nationale de portraits historiques, politiques et littéraires du Canada et de l'étranger.

Archéologie.—Rapports et Inscriptions des Monuments, tant en Canada qu'à l'Étranger, et de la découverte des Ruines, etc., etc.

Agriculture.—Travaux, recherches, découvertes et perfectionnements.

Tempérance et Luxe.—Exposé des causes et des funestes effets de l'Intempérance et du Luxe, et autres désordres dans la société.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envois d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPRAU, Editeur-proprétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS. MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné à l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Valence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec leur prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin

OU

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos et Chœurs.....Prix : \$0.40.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand-Chœur
Prix : \$0.50.

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays

CHANTS DE NOEL

L'Enfant de la Crèche

Solo et chœur à trois voix, avec accompagnement d'orgue. Paroles et musique de l'abbé E. A. GIÉLY.

PRIX..... \$0.15

Gloria in Excelsis Deo

Cantique solennel pour la nuit de Noël. Solo et chœur à trois voix, avec accompagnement d'orgue.

PRIX..... \$0.20

S'adresser à STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

Pour le Mois de Marie

Guirlande à Marie!

BROCHURE DE 160 PAGES,

Renfermant 32 Chants à la Ste Vierge

ET UN

REGINA CÆLI,

pour le Mois de Marie et ses Fêtes.

Solos et Chœurs très variés.

Paroles et Musique de l'abbé E. A. GIÉLY, chanoine honoraire de Valence (France).

Prix : \$1.25.

L'approbation donnée à l'auteur par Mgr l'Evêque de Valence, pour la publication de cette œuvre sacrée, renferme ce qui suit :

“ Je viens de lire avec le plus vif intérêt les nouvelles poésies que vous allez publier en l'honneur de la sainte Vierge. Que de grâce, de parfums, de fraîcheur on y trouve ! Elles méritent bien le titre que vous leur donnez : jamais Guirlande ne fut composée de plus belles fleurs !
“ On aime à voir leur riante parure et à respirer leur suave odeur.
“ Avec ces caractères, je ne doute pas que le public ne leur fasse, comme à leurs sœurs aînées, le meilleur accueil.
“ Tout à vous en N.-S., et en Celle qui vous a inspiré de si pieux cantiques.”

S'adresser à
STANISLAS DRAPEAU,
Directeur de l'Album des Familles,
P. O. Boîte 1065, Ottawa,
Seul agent pour le Canada.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

37 Année.

“ Le SCIENTIFIC AMERICAN ”

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture, l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le Scientific American les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centimes. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le Scientific American MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patentié par l'entremise de cette Agence est publié dans le Scientific American, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attirée par l'utilité de l'objet patentié et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

L'Album des Familles

\$2 par année.

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées sur le couvert.
(Voir le tarif à la dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à **Stanislas Drapeau**, Editeur Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1065, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

LES FIANCÉS.

PAR

ALEXANDRE MANZONI.

TRADUCTION NOUVELLE

PAR

Max Desnoyers.

(Suite.)

CHAPITRE XXII

Le lendemain, il n'était bruit sur tout le territoire de Lecco que de Lucia, de l'Innommé, de l'archevêque, et un cri général s'élevait contre don Rodrigo. On rappelait tous ses crimes passés, et une partie de la haine qu'ils provoquaient retombait sur ses amis et ses courtisans.

On parlait bas, toutefois, du seigneur podestat qui avait été sourd et aveugle sur les actions du tyran de la contrée ; mais on drapait sans se gêner le docteur Azzecca Garbugli ; il était montré au doigt d'un air assez menaçant pour qu'il crût prudent de rester chez lui.

Don Rodrigo, foudroyé par cette nouvelle inattendue, se tint enfermé dans son château pendant deux jours et à l'annonce de la visite pastorale de l'archevêque dans le voisinage il partit pour Milan. Car le comte-oncle, qui ne savait de

l'histoire de don Rodrigo que ce que lui avait narré le comte Attilio, eût voulu qu'en une circonstance aussi solennelle que la présence du cardinal don Rodrigo se montrât au premier rang, comme cela convenait, à l'honneur de la famille ; et nous avons vu s'il avait pris le chemin de jouer un tel rôle près du cardinal.

Il partit donc la rage dans le cœur, accompagné du Griso et de quelques bravi, se promettant de revenir bientôt exercer des représailles.

Cependant le jour de la visite du cardinal-archevêque dans le village de Lucia est arrivé. Près de la maison de nos deux femmes s'élève un arc de triomphe décoré des feuillages de la saison, du myrte et du houx aux haies écarlates. L'église, les maisons sont ornées de tentures.

Vers le milieu du jour, le cardinal arrive. Une partie du peuple court au-devant de lui ; l'autre partie, don Abbondio en tête, attend à la porte de l'église. Le cardinal y entre, fait sa prière et un petit discours aux assistants, et il se rend au presbytère avec le seigneur curé. Là, après avoir réglé l'ordre des cérémonies religieuses pour le lendemain... le cardinal demande au curé des renseignements sur Renzo. Celui-ci répond que c'est un bon et honnête garçon... un peu vif... mais qu'il ne croit pas un mot des choses étranges qu'on lui impute.

—Et la jeune fille, dit le cardinal, croyez-vous qu'elle puisse revenir sans risque habiter sa maison ?

—Pour le moment, oui. Je dis pour le moment ; mais il faudrait

que Votre Illustrissime Seigneurie restât ici ou dans le voisinage.

—Dieu est toujours près de nous ! répond le cardinal. Au reste, je songerai à la mettre en lieu sûr.

Et il ordonna que la litière partît de bonne heure le lendemain et bien escortée pour chercher Lucia et sa mère. Don Abbondio quitta l'entretien, se félicitant de ce que le cardinal ne lui eût fait aucune question sur son refus de marier immédiatement les fiancés.

—Il ne sait donc rien ? se disait-il. Agnèse n'a pas parlé... quel miracle ! Il ne savait pas, le pauvre homme, que le silence du cardinal venait de ce qu'il voulait avoir plus de loisir pour traiter le sujet longuement et avoir l'explication de sa conduite.

Racontons les choses qui se sont passées chez le bon tailleur depuis que nous y avons laissé Lucia et sa mère. Nos deux femmes s'étaient mises de suite à travailler pour le tailleur qui, grâce à la générosité du cardinal pour les pauvres du village, se trouvait fort pressé d'ouvrage. Lucia et sa mère étaient bien tristes ; elles savaient qu'elles devaient se quitter, car la brebis ne pouvait pas rester près de la tanière du loup. L'avenir était gros de nuages. Agnèse essayait d'introduire des conjectures plus gaies.

—Si, disait-elle, il n'est rien arrivé de fâcheux à Renzo, il ne tardera pas à donner de ses nouvelles... S'il a trouvé de l'ouvrage et s'il est toujours (on n'en peut douter) dans les mêmes intentions, on pourrait aller avec lui.

La pauvre Lucia éprouvait autant de douleur que d'embarras en entendant ces paroles, auxquelles

elle ne pouvait répondre. Ah ! combien ses projets étaient différents de ceux de sa mère !... Ou, pour mieux dire, elle n'en avait pas et s'abandonnait à la Providence... mais le plus souvent ses pleurs coulaient en écoutant sa mère.

— Sais-tu pourquoi, lui disait cette dernière, tu vois les choses en noir ? C'est que tu as beaucoup souffert... et qu'il te semble impossible que ça puisse bien tourner... Mais laisse le Seigneur et la sainte Vierge... laisse venir un brin d'espérance, et tu sauras me dire que tu ne penses plus à rien.

Lucia embrassait sa mère et pleurait.

Une grande amitié s'était promptement établie entre nos deux femmes et leurs hôtes. Agnèse faisait de longues causeries avec la maîtresse du logis. Le tailleur leur racontait des histoires de morale pour délasserment.

Non loin de ce village habitait pendant l'été un couple de haute distinction, don Ferrante et sa femme, dona Prassède. Cette dernière était une vieille signora très-bienfaitante, qui, entendant parler des aventures de Lucia, fut curieuse de la voir. Elle envoya son carrosse avec son vieil écuyer chercher la mère et la fille. Cette dernière eût voulu se refuser à cette visite ; mais l'honnête tailleur représenta que, tant qu'il s'était agi de gens du commun, il avait trouvé tout naturel que Lucia se tint dans la solitude et ne voulût voir personne. Mais dans cette circonstance ce serait une vraie rébellion... Dona Prassède était une sainte... Jouissant d'une fortune immense, qu'elle dépensait en bonnes œuvres, elle lui serait certainement utile ; et puis on ne pouvait pas dire *non* aux gens de qualité... Lucia fut donc contrainte, car Agnèse marquait son adhésion à chaque raison du tailleur par un : " sûrement... sûrement ! "

Arrivées en présence de la signora, nos deux femmes furent d'abord interdites ; mais dona Prassède sut les mettre à l'aise en leur témoignant un intérêt affectueux. Et sachant que le cardinal cherchait un asile pour Lucia elle offrit sa maison et ajouta qu'elle allait en informer Mgr l'archevêque.

Dans la douloureuse nécessité où se trouvaient Lucia et sa mère de se séparer, cette proposition leur parut d'autant plus acceptable que la villa de dona Prassède n'était pas éloignée du village d'Agnèse. Elles s'empressèrent donc de témoigner leur assentiment avec reconnaissance. La signora promit de leur envoyer au plus tôt une lettre pour présenter au cardinal.

Don Ferrante y mit tout son savoir ; dona Prassède copia rigoureusement et fit porter la lettre chez le tailleur deux ou trois jours avant le départ de Lucia.

Le cardinal ayant, comme nous l'avons raconté, envoyé chercher Agnèse et sa fille, elles revinrent portées dans la litière de monseigneur. Elles mirent pied à terre devant le presbytère, où il se trouvait. L'ordre étant donné de les introduire de suite, elles entrèrent, et Agnèse présenta respectueusement au cardinal la lettre de dona Prassède en disant :

— Elle est de dona Prassède, qui dit qu'elle connaît beaucoup Votre Illustrissime Seigneurie. Vous autres grands seigneurs, vous vous connaissez tous. Quand Votre Seigneurie aura lu, elle verra.

— Bien, dit le bon Féderigo, lorsqu'il eut saisi le sens de la lettre sous le style fleuri de don Ferrante.

Il connaissait assez la famille pour être certain que Lucia y serait à l'abri des embûches de son persécuteur.

— Recevez dans un esprit de soumission l'épreuve de cette séparation, ajouta-t-il ; elle finira bientôt, espérons-le ; mais soyez convaincues que les événements que le Seigneur permettra seront pour votre plus grand bien à toutes les deux.

Il donna encore quelques avis affectueux à Lucia, la bénit ainsi que sa mère et les congédia.

Dès qu'elles parurent dans la rue, elles virent se presser autour d'elles un essaim d'amis et d'amies qui les attendaient pour les conduire à leur maison. Tout le pays s'y trouvait. C'étaient des félicitations... des questions... des regrets et des exclamations, en apprenant que Lucia allait partir le lendemain. Ces marques d'affection firent du bien à la pauvre Lucia, tout en l'étourdissant un peu... elles la

détournaient de ses souvenirs qui ne se réveillaient que trop dans son âme à la vue de sa demeure.

Au son de la cloche, tous prirent le chemin de l'église. Ce fut pour nos deux femmes une vraie marche triomphale.

L'office achevé, don Abbondio se rendit près du cardinal qui lui dit :

— Seigneur curé, pourquoi avez-vous retardé le mariage de Lucia et de son fiancé ?

— Monseigneur, j'ai cru, en agissant ainsi, éviter de grands maux sur eux ainsi que sur moi.

Et don Abbondio raconta sa douloureuse histoire, et il ajouta :

— J'ai eu tort, monseigneur... j'ai manqué de courage... Le courage ne se donne pas...

— Et pourquoi, dit Féderigo, vous êtes-vous engagé dans un ministère qui vous imposait une guerre constante avec les passions du siècle ?... Le courage vous est nécessaire pour remplir vos obligations... et il est une puissance qui le donne toujours lorsqu'on le lui demande !... Ah ! si vous aviez fait ce que la charité réclamait de vous... si vous aviez aimé et prié, vous auriez compris que l'iniquité peut menacer... mais qu'elle n'a pas d'ordre à donner... et vous auriez uni ces pauvres enfants !... Pourquoi n'avez-vous pas averti votre évêque de la violence qu'un infâme voulait apporter à l'exercice de votre ministère ?

L'avis de Perpétua ! pensa don Abbondio.

— Comment n'avez-vous pas pensé que j'étais là pour protéger ces infortunés ? Les malheureux sont la richesse d'un évêque. Et vous... n'auriez-vous pas été aussi l'objet de ma sollicitude ?... Et cet homme, croyez-vous qu'il n'eût pas perdu de sa hardiesse, sachant que j'étais instruit de ses projets criminels ?... L'iniquité compte au nombre de ses forces la crainte qu'elle inspire.

Mot pour mot les raisons de Perpétua ! pensa le pauvre curé.

— Mais, poursuivit le cardinal, vous n'avez vu que le danger temporel... Quoi de surprenant que vous ayez voulu vous y soustraire ?

— C'est que c'est moi qui les ai vues, ces terribles figures... Ces paroles menaçantes, je les ai entendues... Votre Illustrissime Seigneurie

rie parle d'or ; mais il faudrait se mettre à la place d'un pauvre curé et se trouver en pareille passe.

—C'est vrai, dit Fédérigo, telle est notre position cruelle : nous devons exiger des autres ce que peut-être, hélas ! nous ne serions pas capables d'accomplir !... Mais malheur à moi si je prenais pour règle de mes enseignements ma propre faiblesse !.. quoique je doive accompagner ma doctrine de l'exemple... Eh bien ! mon fils... mon frère... si j'ai négligé quelques-unes de mes obligations, dites-le moi franchement... éclairez-moi... reprochez-moi mes faiblesses... mes paroles acquerront d'autant plus de force que vous sentirez plus vivement qu'ell-s ne viennent pas de moi, mais de Celui-là seul qui peut nous donner, à l'un et à l'autre, le courage nécessaire pour faire ce qu'elles prescrivent !

—Oh ! monseigneur ! qui ne connaît la force d'âme, le zèle de Votre Illustrissime Seigneurie ?...

—Je ne veux pas de louanges qui me font trembler, dit Fédérigo ; je voudrais que nous nous humiliassions ensemble... Je voudrais que vous comprissiez que votre conduite a été contraire à la loi que vous prêchez... Je voudrais que vous vissiez que le mal qui en est résulté est venu de vous... L'occasion de le réparer viendra-t-elle jamais ?... Ah ! si notre divin Maître, toujours miséricordieux, vous la réserve... ne la laissez pas échapper... recherchez-la... priez Dieu de la faire naître !...

—Je n'y manquerai pas, monseigneur, je n'y manquerai pas, répondit don Abbondio avec l'accent du cœur.

—Ah ! oui, mon fils, oui, s'écria le cardinal avec une effective dignité, Dieu sait que j'eusse désiré vous parler autrement !... Dieu sait combien il m'en a coûté de contrister vos cheveux blancs, au lieu de rechercher avec vous, des consolations à nos sollicitudes !... Veuillez le ciel que les paroles que j'ai dites nous soient profitables à tous les deux... Rachetons le temps perdu... Minuit approche... l'Époux ne peut tarder... tenons nos lampes allumées... présentons à Dieu nos pauvres cœurs, afin qu'il les remplisse de cette charité qui répare le passé.. qui est dans toutes les circonstan-

ces la vertu dont nous avons le plus besoin...

En finissant ces mots, il sortit avec don Abbondio.

Le lendemain, dona Prassède vint rendre ses devoirs au cardinal qui lui fit l'éloge de Lucia et la lui recommanda vivement. La pauvre fille quitta sa mère avec douleur, quoiqu'elle eût l'espoir de la revoir prochainement. Dona Prassède devant passer encore quelques jours à la campagne, Agnèse promit à sa fille de s'y rendre avant le départ de cette dame pour Milan.

Au moment où le cardinal allait quitter le village, un exprès arriva de la part de l'Innommé, porteur d'une lettre pour Fédérigo avec un rouleau qu'il pria le cardinal de remettre à la jeune fille pour sa dot. Il ajoutait que si jamais elle ou sa mère avaient besoin de lui il était à leur disposition, et que ce serait le jour le plus heureux de sa vie que celui où elles réclameraient ses services. Le cardinal informa Agnèse de la commission et lui remit le rouleau d'or.

—Que Dieu le rende à ce seigneur ! dit Agnèse ; Votre Illustrissime Seigneurie voudra bien le remercier tant et tant de notre part.

Agnèse alla tout droit chez elle. Enfermée dans sa chambre, elle ouvrit le rouleau... elle n'avait jamais vu un si grand nombre de sequins... Elle les compte... les recompte... refait le rouleau et le cache dans sa pailasse, puis elle se couche. Mais elle resta longtemps éveillée. Au point du jour, elle se leva pour aller trouver Lucia chez dona Prassède et lui raconter cette bonne fortune

Lucia, de son côté, avait bien réfléchi et s'était décidée à parler à sa mère de son vœu. Dès qu'elles furent seules, Agnèse tout animée dit à Lucia à voix basse :

—J'ai à te conter une grande chose

Et elle lui parla de l'envoi du seigneur.

—Que Dieu le bénisse ! dit Lucia ; vous aurez de quoi être à l'aise et encore faire du bien à d'autres.

—Comment ! reprit Agnèse ; ne vois-tu pas ce que nous pouvons faire de tant d'argent ? Je n'ai que toi au monde... que dis-je ? vous

deux, car du jour où tu as parlé à Renzo je l'ai regardé comme mon fils... Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé de malheur, à ce pauvre garçon, qui n'a pas donné de ses nouvelles !... Espérons que non... Moi, j'aurais désiré laisser mes os dans notre pays... mais si tu n'y peux rester à cause de ce coquin... le pays me devient odieux... tandis que, près de vous, tout pays me sera bon... Dès nos premiers malheurs, j'étais décidée à vous suivre... fût-ce au bout du monde... Mais, sans argent, que faire ?... Comprends-tu ?... les quelques sous de ce pauvre Renzo ont été pillés par la justice... Mais le bon Dieu en compensation nous envoie la fortune... Aussitôt donc que nous saurons où est Renzo... Je vais le chercher à Milan... Autrefois, c'eût été pour moi une affaire... mais à présent que j'ai été à Monza, je puis voyager... Je prendrai avec moi Alessio de Maggiaco, notre parent... Bien entendu que nous payons les frais... Comprends-tu ?...

—Pauvre maman ! s'écria Lucia en se jetant dans les bras d'Agnèse.

—Qu'y a-t-il ? dit cette dernière anxieusement.

—J'aurais dû vous le dire plus tôt... Je n'en ai pas eu la force !

—Mais quoi donc ?

—Je ne puis être la femme de Renzo !

—Comment ? comment ? dit Agnèse.

Lucia, la tête baissée, la voix oppressée, révèle son vœu à sa mère, lui demandant pardon de s'être tue jusqu'à ce jour... elle la prie de ne parler à qui que ce soit de tout cela...

Agnèse consternée ne savait plus que dire... elle ne pouvait blâmer sa fille, car elle se rappelait avoir entendu raconter plusieurs exemples de délivrances obtenues par des vœux semblables, et elle dit :

—Que feras-tu maintenant ?

—Maintenant, répondit Lucia, c'est Dieu et la sainte Vierge que cela regarde... Je me mets dans leurs mains... ils ne m'abandonneront pas plus aujourd'hui que lorsque... Ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me fasse la grâce, après le salut de mon âme, de pouvoir revenir avec vous... il me l'accordera... Ah ! très-sainte Vierge, qui m'eut dit que ce jour... ces hom-

mes me conduisaient vers celui qui me ramènerait à vous le lendemain ?

—Mais pourquoi n'avoir pas parlé de suite à ta mère ?

—Je n'en aurais pas eu la force ; et puis à quoi eût servi de vous affliger plus tôt ?...

—Et Renzo ? dit Agnèse en secouant la tête.

—Ah ! s'écria Lucia en tressaillant, je n'y dois plus penser ; et, du reste, voyez comme il semble que Dieu eût voulu nous séparer l'un de l'autre ! Et qui sait ?... Mais non, non... Dieu l'aura préservé de tout danger... Il sera peut-être plus heureux qu'avec moi !

—Il n'en est pas moins vrai, reprit Agnèse, que si tu n'avait pas fait ton vœu, avec cet argent j'aurais...

—Mais, interrompit Lucia, l'auriez-vous, cet argent, si je n'eusse pas été dans ce château et si je n'eusse...

Et ses paroles furent arrêtées par ses larmes... Un instant après, elle reprit :

—Il faut nous soumettre... Vous m'aidez, pauvre maman... en priant la sainte Vierge pour votre fille. Et puis... il faut que ce pauvre Renzo sache... Tenez, le cousin Alessio, qui est un homme prudent, se chargera de lui apprendre ce qui s'est passé, ce que j'ai souffert... Quand il saura que j'ai promis à la très-sainte Vierge... il est pieux... et quand il aura répondu... La première fois vous me direz s'il se porte bien... et puis après... je ne veux plus rien savoir.

Agnèse attendrie promit à sa fille que tout serait fait ainsi. Celle-ci continua :

—Je veux encore vous dire une chose... Si ce pauvre jeune homme n'avait pas pensé à moi, rien ne lui serait arrivé de fâcheux... Il est errant... le peu qu'il avait est détruit... les économies qu'il faisait, vous savez pourquoi... Et nous, nous avons cet argent... Oh ! maman, puisque vous regardez ce pauvre Renzo comme un fils, oh ! oui comme un fils ! partageons avec lui... Dieu sait combien il doit avoir besoin d'aide !... Cherchez une occasion sûre pour lui envoyer la somme !

—Oui, répondit Agnèse, je le

ferai... Pauvre garçon ! on dit que l'argent fait toujours plaisir... mais ça ne sera pas cet argent-là qui le fera engraisser... Et moi, que deviendrai-je sans toi ? dit Agnèse en pleurant.

—Et moi sans vous, pauvre maman ? et avec des étrangers ? et là-bas dans ce Milan ? Mais le Seigneur sera avec nous, et, je l'espère, il arrangera les choses d'ici à huit ou neuf mois pour nous réunir... Je demanderai cette grâce constamment à la sainte Vierge si miséricordieuse... elle me l'obtiendra.

Après bien des paroles de regrets, après bien des larmes versées, la mère et la fille se quittèrent, se promettant de se revoir à l'automne.

Cependant Agnèse ne recevait ni lettres ni nouvelles de Renzo... personne ne pouvait le découvrir. Le cardinal Fédérigo, de son côté, prit sur le jeune homme des informations qui étaient restées infructueuses. On savait qu'il avait séjourné chez un de ses parents dans les terres du Bergamasque, mais il était parti, et ce parent ne savait pas où.

Voilà la vérité sur cette disparition. Le gouverneur de Milan, capitaine général en Italie, don Gonzalo Fernando de Cordova, avait fait grand fracas près du seigneur résident de Venise à Milan sur ce qu'un brigand, un scélérat, un boute-feu de pillage et de massacre, le fameux Lorenzo Tramaglino, s'était réfugié sur le territoire Bergame. Le président écrivit à Venise pour demander l'explication de ce fait qu'il ignorait.

À Venise, on secondait le penchant des ouvriers en soie de Milan à venir s'établir sur le territoire bergamasque, et on leur donnait tous les avantages possibles, en première ligne la sûreté. Bortolo avait donc reçu avis que son ami Renzo ferait bien de quitter le pays.

Il le conduisit dans une filature assez éloignée de celle où il travaillait et le présenta sous le nom d'Antonio Rivolto au maître de la fabrique, qui était une de ses anciennes connaissances de Milan.

Peu après, le capitaine de Bergame reçut de Venise l'ordre de s'informer de Lorenzo Tramaglino,

scélérat qui, dans les émeutes de Milan, avait, etc., etc." Le capitaine, après avoir fait les recherches voulues, répondit " que nulle part ne s'était trouvé le nommé Lorenzo Tramaglino qui, etc., etc."

Aux curieux qui demandaient à Bortolo ce qu'était devenu son cousin, il répondait : " Il a disparu."

Qu'on ne croie pas qu'un personnage tel que don Gonzalo s'occupât d'un pauvre montagnard pour des paroles irrévérencieuses et voulût les lui faire expier. Don Gonzalo avait trop à faire pour s'occuper de Renzo. Mais, par un concours de singulières circonstances, le pauvre garçon se trouvait impliqué, sans le savoir, dans de graves affaires.

CHAPITRE XXIII

Nous avons dit qu'à la mort de Vincent de Gonzague, deuxième du nom, son parent Charles de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, était entré en possession du duché de Mantoue et de Montferrat. La cour de Madrid, voulant l'exclure de ces deux fiefs, s'était déclarée pour les droits que prétendaient avoir sur Mantoue Ferrante de Gonzague, prince de Guastalla, et sur Montferrat Charles-Emmanuel II, duc de Savoie et Marguerite de Gonzague, duchesse douairière de Lorraine. Don Gonzalo de Cordova (parent du fameux capitaine Gonzalve de Cordone), celui qui poussait le plus à cette guerre qu'il espérait diriger, avait conclu avec le duc de Savoie un traité d'invasion et de partage de Montferrat, en présentant au comte-duc comme chose facile la conquête de Casal qui était le point le mieux défendu de la portion assignée au roi d'Espagne dans ce partage. Il déclarait néanmoins ne devoir occuper le pays qu'à titre de dépôt jusqu'au jugement définitif de l'Empereur Ferdinand III. Ce prince avait jusqu'alors refusé l'investiture au nouveau duc, lui ordonnant de mettre en séquestre les Etats objets du litige, qu'il donnerait lui-même à qui de droit, après avoir entendu les parties. Le duc de Nevers avait refusé d'obtempérer à ces ordres.

Il avait des amis puissants : le cardinal de Richelieu, le Sénat de

Venise, le pape Urbain VIII. Mais le cardinal de Richelieu, occupé du siège de la Rochelle et engagé dans une guerre avec l'Angleterre, était traversé dans ses vues par Marie de Médicis, adversaire du duc de Nevers, et ne pouvait guère donner que des espérances.

Les Vénitiens ne voulaient se décider qu'autant qu'une armée française descendrait en Italie. Le pape intercédait en faveur du duc de Nevers, mais il ne voulait pas entendre parler de mettre une armée en campagne.

Le duc de Savoie entra dans le Montferrat ; son allié, don Gonzalo, mit le siège devant Casal. Mais si la cour l'aidait d'une manière insuffisante le duc de Savoie l'aidait trop. Après avoir pris sa part, il empiétait sur celle du roi d'Espagne. Don Gonzalo toutefois n'osait se plaindre, car il craignait que Charles-Emmanuel ne se tournât du côté de la France. Les assiégés se défendaient avec vaillance ; le siège tournait en langueur et paraissait reculer au lieu d'avancer. Ce fut dans cette occurrence que don Gonzalo apprit la sédition de Milan : il accourut en personne.

Dans le rapport qui lui fut présenté, il était mention de l'arrestation de Lorenzo Tramaglino et de sa fuite sur le territoire de bergamasque. L'attention de don Gonzalo fut éveillée par cette dernière circonstance. Il savait, d'autre part, qu'à Venise l'émeute de Milan avait fait grande sensation ; on avait même supposé qu'il serait contraint de lever le siège de Casal à cause de ces troubles, d'autant plus qu'en même temps on recevait la nouvelle de la reddition de la Rochelle, qui, si elle remplissait de joie les Vénitiens, faisait l'effet opposé sur don Gonzalo. Ce dernier, blessé dans son amour-propre, voulut montrer qu'il n'avait pas peur ; et lorsque le résident de Venise vint lui faire visite il se plaignit amèrement du refuge qui avait été accordé à ce Lorenzo Tramaglino, fomentateur de la révolte de Milan. Puis, son but étant atteint, il ne s'occupa plus de cette affaire ; et lorsque la réponse que vous savez lui parvint au siège de Casal, où il était retourné, il ne sut même plus ce que cela voulait dire.

Renzo, qui, d'après ce qui lui

était arrivé, ne pouvait soupçonner une si bénigne indifférence, restait caché le mieux qu'il lui était possible. Il brûlait du désir de faire passer de ses nouvelles à Lucia et à Agnèse et d'en recevoir d'elles. Mais le pauvre garçon ne savait pas écrire ; et, quant à la lecture, il lisait... les caractères imprimés, c'était tout. Il était donc forcé de mettre un tiers dans sa confidence, de lui révéler le secret si important pour lui de son lieu de refuge. C'était scabreux !... Puis il fallait un messenger allant vers Monza... Cela n'était pas facile à trouver.

Enfin, à force de chercher, il découvrit un écrivain auquel il pouvait se fier ; et n'étant pas certain que les femmes fussent encore à Monza il adressa sa lettre au père Cristoforo et la remit à un homme qui allait près de Prescarenico. Renzo ne reçut pas la réponse si désirée. Il fit écrire une seconde lettre, adressée cette fois à un de ses amis de Lecco. Elle parvint à Agnèse qui courut se la faire lire par son cousin Alessio. Elle concerta avec celui-ci une réponse que l'on envoya à Antonio Rivolto. Bref, une correspondance s'établit entre eux assez régulièrement !

Mais l'on sait comment se font ordinairement ces lettres écrites par un tiers. D'abord, l'homme qui tient la plume écoute imparfaitement des détails embrouillés... il les coordonne avec ces propres idées, et il en résulte des phrases qui en rendent nullement la pensée de celui qui a fait écrire. C'est ce qui arriva à nos deux correspondants.

La première lettre de Renzo contenait le récit de sa fuite, quelques détails sur sa position actuelle, son changement de nom, la nécessité où il était de se cacher et des demandes pleines d'inquiétude sur Lucia, sur ses aventures dont quelques mots étaient arrivés jusqu'à lui, mais le tout expliqué d'une façon énigmatique.

Agnèse, de son côté, lui fit répondre deux lettres qui l'éclairèrent peu. Enfin elle trouva une voie sûre pour lui faire parvenir la part d'or qui lui avait été destinée par Lucia, avec un récit complet des aventures arrivées chez l'Innommé, du vœu, etc., etc., et Agnèse lui conseillait de ne plus penser à sa fiancée et de se mettre le cœur en paix.

Renzo se fit relire trois ou quatre fois l'horrible récit... il n'y pouvait croire ! Il voulut que son secrétaire répondit sur-le-champ :

—Écrivez, disait-il, que je ne me mettrai jamais le cœur en paix... jamais !... jamais !... On ne donne pas de ces avis à un garçon comme moi !... Quant à l'argent, dites que je n'y toucherai point. C'est la dot de la jeune fille... Dites que j'ai toujours oui dire que la sainte Vierge assiste les affligés, mais ne les fait pas manquer à leur parole... Si ma position est embrouillée présentement, c'est une bourrasque qui passera, etc., etc.,

Agnèse fit répondre, et la correspondance continua ainsi que nous l'avons dit.

Puis la bonne femme fit savoir à sa fille que Renzo était vivant et en sûreté. Celle-ci en éprouva un grand soulagement... elle remercia la sainte Vierge, lui demandant que Renzo l'oubliât, ou au moins qu'il songeât à l'oublier... De son côté, elle faisait son possible pour n'y plus penser ; elle était assidue au travail, et lorsque l'image de Renzo se présentait elle se mettait à prier... pensait aussi à sa mère, et le Renzo idéal venait doucement se mettre en tiers avec elles, comme le Renzo véritable le faisait souvent !... Cependant elle eût peut-être réussi à éloigner cette image qui troublait son cœur, si elle eût été seule. Mais dona Prassède, dans le but charitable de guérir la pauvre fille de son attachement pour un homme que la bonne dame croyait être un mauvais sujet, lui en parlait sans cesse pour l'empêcher d'y penser...

—Eh bien ! disait-elle, nous occupons-nous encore de lui ?

—Je ne m'occupe de personne, répondait Lucia.

Lona Prassède ne se contentait pas de cette réponse ; elle entamait un sermon sur le malheur des jeunes filles qui donnent leur cœur à de mauvais sujets.

—Et, disait-elle, c'est toujours vers eux qu'on incline... elles ne peuvent plus s'en détacher... Si un mariage avec un honnête homme manque, ah ! elles sont vite consolées ; mais si c'est un vaurien, la plaie est incurable !...

Et elle faisait le portrait du pauvre absent, venu à Milan pour voler, assassiner... Elle voulait faire avouer

à Lucia les méchantes actions qu'il avait sûrement commises dans son pays.

Lucia, d'une voix tremblante de douleur et d'indignation, autant que sa douceur et son humble position le lui permettaient, affirmait que Renzo avait toujours été un bon et honnête garçon, n'ayant jamais fait parler de lui en mal... et elle ajoutait que pour les affaires de Milan elle était certaine de l'innocence de Renzo, qui se découvrirait plus tard.

Dona Prassède voyait dans ces réponses la preuve évidente de l'ensorcellement de Lucia pour le "mauvais drôle", et elle continuait de mettre en avant des arguments ayant pour résultat d'occuper constamment Lucia de son ancien fiancé et de troubler son repos.

Don Ferrante, le mari de dona Prassède, était exclusivement voué à l'étude ; il passait tout son temps enfermé dans son cabinet au milieu d'une collection considérable de livres. Il avait la réputation d'être plus qu'un simple amateur en astronomie. Il parlait comme eût pu le faire un docte professeur en chaire des douze maisons du ciel, des degrés lumineux d'exaltation et de dégradation, de passage et de révolution, en un mot, des principes les plus certains et les plus cachés de la science. Il était instruit dans la philosophie et avait fait choix du système d'Aristote qui, disait-il, n'était ni ancien ni moderne, mais simplement un *philosophe*. Quant aux sciences naturelles, il s'en était fait qu'un simple passe-temps plutôt qu'une étude. Les connaissances de don Ferrante en histoire, surtout en histoire universelle, étaient des plus vastes ; mais celle dans laquelle il avait le titre de professeur était l'histoire de la chevalerie, et il était souvent appelé à décider des questions d'honneur.

Jusqu'à l'automne de 1629, les différents personnages de notre histoire restèrent dans la position où nous les avons laissés, sans qu'il leur arriva rien de particulier. Cet automne était, s'il vous en souvient, le moment où Agnèse et Lucia devaient se revoir. Mais un événement important vint y porter obstacle. De même que l'ouragan qui déracine les arbres, arrache les toits

des maisons, abat les édifices et renverse les murailles soulève aussi les brins de paille et les feuilles desséchées pour les lancer dans la tempête, ainsi nos humbles héros furent enveloppés dans la tourmente qui allait éclater.

Après l'émeute du jour de la Saint-Martin et du lendemain à Milan, l'abondance parut être revenue comme par miracle. Le pain était en quantité chez les boulangers, et les prix abaissés ainsi que dans les meilleures années. Ceux qui, pendant deux jours, avaient vociféré et pillé pouvaient s'en applaudir, si l'on excepte ceux qui s'étaient laissés prendre. Aussi, le premier effroi passé, ils se mirent à fêter leur victoire. On se réjouissait sur les places, dans les cabarets, et l'on se félicitait d'avoir trouvé le moyen de faire baisser le prix du pain. Cependant, malgré ces jubilatons, il régnait une sorte de presentiment que cela ne durerait pas, et ceux qui avaient quelque argent faisaient des provisions de pain. Tel était l'état des choses, lorsque le 15 novembre Antoine Ferrer publia un décret d'ordre de Son Excellence portant défense à ceux qui avaient des grains ou farine d'en acheter à nouveau, et à toutes personnes d'acheter du pain pour plus de deux jours, *sous telles peines pécuniaires et corporelles que de droit au jugement de Son Excellence* ; ordre à qui de droit de faire exécuter cette ordonnance, dénoncer les contrevenants, *sous peine de cinq ans de galères ou plus forte punition, au jugement de Son Excellence*.

Toutes les matières qui, en temps de disette, peuvent concourir à la confection du pain furent mises sous la séquestre pour être tenues à la disposition du vicaire de la provision et des douze décurions.

Par suite du bon marché du pain à Milan, tous les gens de campagne y affluaient pour s'approvisionner. Don Gonzalo, afin de remédier à cet abus, défendit sous les peines les plus sévères d'emporter pour plus de vingt sous de pain. La multitude avait voulu faire l'abondance par le pillage et l'incendie, le gouvernement voulait la maintenir par les galères et la corde ; et il donna le spectacle instructif du supplice de quatre malheureux pendus comme chefs

de l'émeute, deux devant le four des Béquilles et deux devant la maison du vicaire.

Mais, malgré tous ces expédients, vers le printemps, les souffrances du pays augmentèrent. On ne voyait à Milan que boutiques fermées ; les fabriques chômaient ; des infortunés de toutes classes, vaquant dans les rues, trahis de froid, demandaient la charité d'un ton lamentable ; c'était partout un spectacle navrant de souffrances. Ça et là contre les murs était répandu un peu de paille mêlée à des haillons où des malheureux passaient la nuit, et souvent le lendemain on ne trouvait plus que des cadavres ! Sur quelques points de la ville, les secours étaient organisés par une main exercée à la charité...c'était la main du bon Fédérigo...Il avait fait choix de six prêtres qui parcouraient, deux par deux, la ville, suivis d'hommes portant des provisions et distribuant des vêtements aux plus nécessiteux.

La charité du cardinal ne se bornait pas seulement à la ville. S'imposant les plus rigoureuses privations, il achetait des grains et de la farine pour envoyer dans les villages de son diocèse qui étaient déclinés par la famine. Mais cette charité était insuffisante. Pendant le jour, c'était, dans les rues, un murmure douloureux de voix suppliantes...la nuit,c'étaient de sourds gémissements, des exclamations désespérées, des cris perçants...Cependant il n'y eut aucune tentative de désordre, soit que l'exemple des quatre pendus eût été salutaire, soit plutôt que l'excès des maux produisit une sorte de stupeur résignée.

Il mourait une quantité considérable de gens chaque jour, et chaque jour il en arrivait autant de toutes les parties du duché...les routes étaient couvertes de pauvres qui, n'ayant plus la force d'avancer, tombaient morts de faim. " J'ai vu, écrit l'historien Ripamonti, sur le chemin qui tourne autour de la ville, le cadavre d'une femme...De sa bouche sortait de l'herbe à moitié rongée...ses lèvres semblaient encore crispées par la rage d'un effort impuissant...Un pauvre enfant était attaché à elle par ses langes, et ses cris demandaient en

vain le sein...Des personnes compatissantes le ramassèrent et en prirent soin."

La misère et les haillons étaient presque partout...les nobles même, de crainte d'insulter par des dehors fastueux au désespoir public, se vêtissaient modestement...Les quelques méchants seigneurs que l'on avait vu souvent jeter la crainte avec leurs bravi allaient la tête basse et semblaient plutôt demander la paix que menacer...Ainsi se passèrent l'hiver et le printemps.

Depuis quelque temps, le tribunal de santé se préoccupait de la pensée qu'une si grande misère menaçait la ville de quelque maladie contagieuse, et demandaient que les mendiants fussent recueillis dans divers hospices. Le tribunal de provision proposa de les réunir dans le lazaret, où ils seraient nourris et soignés. On s'arrêta à ce parti, malgré l'avis du tribunal de santé, qui voyait un danger imminent dans une si grande agglomération de malheureux, la plupart malades.

Le lazaret de Milan était un enclos entouré de fossés, hors de la ville, près de la porte Orientale. La partie extérieure des quatre côtés, qui ont chacun environ cinquante pas de longueur, était divisée en deux cents quatre-vingts petites chambres de plein pied avec le sol. En dedans, sur trois côtés seulement, régnaient des arcades voûtées, soutenues par des colonnes grêles. Au centre du préau se trouvait une petite chapelle octogone à arcades de tous côtés et reposant sur des pilastres.

Le lazaret, construit en 1489, était, ainsi que son nom l'indique, destiné aux pestiférés ; mais dans le moment présent il servait d'entrepôt pour les marchandises sujettes à la quarantaine. Pour le rendre en état de recevoir les malheureux qui mouraient de faim, on enleva les marchandises, on les remit à ceux auxquels elles appartenaient ; mais on ne prit d'autres précautions que d'étendre de la paille dans les chambres, et l'on rendit un édit pour inviter les mendiants à y venir se faire nourrir et soigner. Il en vint plus de trois mille...mais il en resta un plus grand nombre dehors. On passa alors de l'invitation à la contrainte, et en peu de

temps le nombre de gens venus de bonne volonté ou amenés de force se monta à dix mille !...Ils couchaient entassés par vingt ou trente dans les petites chambres ou sous les arcades, sur de la paille humide et sale... étaient nourris de mauvais aliments... buvaient de l'eau bourbeuse des fossés entourant le lazaret... C'était plus qu'il ne fallait pour engendrer des maladies épidémiques... Joignez à cela des pluies abondantes, suivies de chaleurs brûlantes, et l'on se fera une idée de la mortalité qui allait toujours croissant... Enfin, soit que la contagion eût éclaté dans le lazaret ou qu'elle eût été la conséquence des souffrances morales et physiques de ses pauvres habitants, le nombre des morts dépassa bientôt cent par jour. On tint conseil, le tribunal de santé fit ouvrir les portes du lazaret, congédia les pauvres valides qui s'y trouvaient et fit porter les malades à l'hôpital Santa-Maria-de-la-Stella, où ils périrent presque tous.

Mais la moisson arrivait... les mendiants venus des campagnes y retournèrent... le bon Fédérico fit donner à chaque paysan qui rejoignait les champs une pièce de monnaie et une faucille pour moissonner. La moisson arrivée, la disette cessa ; la mortalité contagieuse diminua de jour en jour jusqu'à l'automne, lorsqu'un nouveau fléau parut.

Le cardinal de Richelieu, ainsi que nous l'avons dit, après avoir pris la Rochelle, avait signé un traité de paix avec l'Angleterre et par sa toute puissante influence avait décidé le roi Louis XII à prêter un secours efficace au duc de Nevers et à commander en personne l'expédition. Le comte de Nassau, commissaire impérial, avait de son côté enjoint, à Mantoue, au duc de Nevers de remettre les Etats en litige dans les mains de Ferdinand ; faute de quoi, ce dernier enverrait une armée pour les occuper. Le duc, voulant gagner du temps, fit une réponse évasive. Le commissaire partit en protestant qu'on en viendrait aux moyens coercitifs.

Au mois de mars, le cardinal descendit en Italie avec une armée commandée par le roi. Passage fut demandé au duc de Savoie, après

une affaire où les Français eurent l'avantage. On conclut un accord qui stipulait que don Gonzalo lèverait le siège de Casal, et un corps de Français y entra aussitôt pour renforcer la garnison. Mais Richelieu et le roi, rappelés en France pour des affaires urgentes, s'en retournèrent bientôt vers le gros de l'armée, ne laissant que six mille hommes à Suze pour assurer l'observation du traité.

Pendant que cette armée s'éloignait, celle de Ferdinand se rapprochait ; elle se disposait à descendre dans le Milanais pour aller faire le siège de Mantoue. Outre les maux de toute sorte qu'un tel passage pouvait faire présager, le tribunal de santé reçut l'avis que l'armée recelait le germe de la peste, comme cela était habituel parmi les troupes allemandes. Les conservateurs de la santé représentèrent au gouverneur l'épouvantable danger qui menaçait le pays...mais leurs efforts furent vains. On fit seulement un édit qui défendait sous les peines les plus sévères d'acheter quelque objet que ce fût aux soldats qui allaient passer.

Don Gonzalo quitta Milan quelque temps après. La populace le reconduisit d'une manière peu gracieuse avec une pluie de trognons de choux et autres denrées du même genre, en disant :

—C'est la disette qui s'en va... il s'en va, le sang des pauvres !

Don Gonzalo fut remplacé par le marquis Ambrogio Spinola, dont le nom avait déjà acquis la célébrité militaire qui lui est restée jusqu'à ce jour.

Cependant l'armée allemande marchait sur Mantoue. Au mois de septembre, elle entra dans le Milanais. A cette époque, la discipline proprement dite n'existait pas ; les bandes qui formaient les armées étaient prises à louage, peu payées, et se récupéraient en pillant le pays qu'elles traversaient. C'était donc un fléau qui s'abattait sur le Milanais.

L'armée était composée de vingt-huit mille fantassins et de sept mille chevaux. Elle devait suivre les bords de l'Adda jusqu'à son embouchure dans le Pô et comptait huit jours de marche dans le duché de Milan.

Une grande partie des habitants

se réfugiaient sur les montagnes avec leurs bestiaux, enfouissant ce qui ne pouvaient être que difficilement emporté.

Mais les soldats étaient au fait de ses ruses. Ils fouillaient les recoins des jardins et des champs, allaient même quelquefois sur les montagnes, guidés par des vauriens du pays, s'emparer des bestiaux ou chercher les gens riches qui s'y étaient réfugiés pour les rançonner et leur tirer par la menace des tortures le secret du lieu où leur trésor était caché.

Célico fut le premier endroit du duché envahi par ces démons ; de là ils se répandirent dans la Valtelline et sur le territoire de Lecco.

CHAPITRE XXIV

L'annonce de l'approche de l'armée produisit un effroi facile à concevoir dans le territoire de Lecco. La frayeur augmentait encore les dangers, qui n'étaient que trop réels.

Le seigneur don Abbondio n'était pas homme à rassurer ses pauvres paroissiens, étant lui-même dans une stupéfaction profonde.—Où se sauver ? leur disait-il ; comment faire ? Les montagnes elles-mêmes ne sont pas sûres, car les lansquenets y grimpent comme des chats... Aller au loin, en dehors de la ligne que doit suivre l'armée... il n'y faut pas penser... on ne trouverait n'y voiture pour la voie de terre... ni batelier pour traverser le lac !

Le pauvre curé courait éperdu dans sa maison, demandant des conseils à Perpétua... laquelle s'occupait de mettre en sûreté et de cacher les objets de quelque valeur.

—Tout à l'heure, répondait-elle aux pressantes sollicitations de son maître. Tout à l'heure nous parlerons du parti à prendre... Oh ! à propos... et l'argent ? donnez-le moi... je vais l'enterrer dans le jardin avec les couverts...

—Mais, Perpétua...

—Mais donnez... laissez-moi faire, disait-elle ; je vais l'enterrer au pied du figuier.

Une minute après, elle revint avec la hotte sur ses épaules, contenant un peu de linge, des provisions, et elle dit à don Abbondio :

—Voilà votre bréviaire... votre chapeau... Allons !

—Où allons-nous ? dit le curé.

—Où vont les autres, répondit Perpétua.

Au moment où ils sortaient, ils trouvèrent Agnèse à la porte, ayant aussi sa hotte sur ses épaules. Elle se disposait à se rendre chez l'Innommé qui lui avait fait, on s'en souvient, des offres de service en lui envoyant le rouleau d'or ; et elle venait chercher don Abbondio pour l'engager à l'accompagner, lui représentant que le château de l'Innommé était situé dans un endroit où les oiseaux du ciel pouvaient seuls arriver sans sa permission.

—Qu'en dites-vous, Perpétua ? demanda le curé.

—Je dis que c'est une inspiration du ciel, et qu'il ne faut pas perdre son temps pour se décider... On sait que ce seigneur ne cherche plus qu'à prendre service... il sera charmé de nous recevoir... les soldats ne se hasarderont certes pas à venir chez lui.

—Mais, objecta le curé, il est bien converti, n'est-ce pas ?

—En pouvez-vous douter après ce que vous avez vu ? dit Perpétua.

—Sans doute... Mais si nous allons nous mettre en cage ?

—Qu'appellez-vous vous mettre en cage ? Mais, seigneur curé, avec toutes vos tergiversations, nous n'en finirons pas ! C'est une excellente idée, Agnèse, que vous avez eue là... Partons !

Don Abbondio mit son chapeau, prit son bréviaire et sa canne, et tous les trois partirent en silence pour le château.

Chemin faisant, Abbondio murmurait contre le duc de Nevers qui eût pu rester en France à faire le prince et qui voulait être duc de Mantoue malgré tout le monde ; contre l'empereur qui eût dû ne pas être si pointilleux... puisqu'après tout, que Pierre ou Jacques fût duc de Mantoue, c'était toujours lui qui serait empereur !... Il en voulait au gouvernement qui aurait dû éloigner de ce pays le terrible passage des troupes et qui n'avait rien fait pour cela... au contraire... Ils auront un beau compte à rendre un jour, ces gens-là ; mais en attendant c'est celui qui n'y peut rien qui pâtit !

—Laissez donc ces gens-là, disait

Perpétua ; ils ne nous viendront pas en aide !

Agnèse interrompit ces discussions pour parler de ses douleurs... elle ne pourrait voir sa chère Lucia, car dona Prassède ne viendrait pas à la campagne dans les circonstances présentes. Puis la vue des lieux où l'on passait ravivait encore sa peine. Ce chemin qu'ils suivaient, c'était celui qu'elle avait parcouru pour aller chercher la bonne Lucia chez l'honnête tailleur et la ramener pour si peu de temps ! En passant devant la porte de cette famille hospitalière, on y entra un instant.

—Vous vous sauvez, seigneur curé, avec votre digne compagne ? dit le tailleur.

—Hélas oui ! Et vous, vous restez ici ?

—Mais oui, seigneur curé ; il est peu probable que les soldats passent ici... nous attendrons des nouvelles du pays où ils font halte.

—Seigneur curé, poursuit le tailleur, acceptez sans façon la fortune du pot... honorez ma modeste table de votre présence.

On se mit à table et l'on dina de bon appétit.

—Que pensez-vous d'un pareil bouleversement, seigneur curé ? dit le tailleur qui tenait à montrer ses connaissances historiques ; il me semble lire l'histoire des Mages en France... Mais vous avez choisi un bon asile ; qui oserait aller là-haut ?

—J'espère, dit le curé, y être bien reçu... car lorsque je me suis trouvé avec ce digne seigneur il a été parfait pour moi... Quelle belle conversion ! Et il persévère, n'est-ce pas ? il persévère ?

Le tailleur raconta ce qu'il savait de la vie sainte de l'Innommé, et comme quoi il avait renvoyé la plus grande partie de ses bravi :

—Ceux qui sont restés ont changé de vie ; en un mot le château est devenu une vraie Thébaidade... Vous m'entendez seigneur curé ?

Puis l'honnête tailleur amena la conversation sur la visite du cardinal chez lui, et fit remarquer une estampe représentant Fédérigo, qu'il gardait en signe de vénération et aussi pour avoir l'occasion de dire à ceux qui la voyaient : " Elle ne ressemble nullement... Je puis le dire, moi qui ai pu, à cette même

place, regarder le cardinal comme je vous vois !

Don Abbondio étant pressé de se mettre en route le tailleur lui procura une carrosse pour le mener jusqu'au pied de la montée et il dit au curé, en lui faisant ses adieux :

—Seigneur curé, si vous désirez quelques livres pour passer le temps là haut... j'ai le moyen de vous être agréable, car je m'amuse aussi à lire... Mais ce ne sont peut-être pas des ouvrages dignes de vous... ils sont en langue vulgaire... Cependant...

—Grand merci, répondit don Abbondio ; nous sommes dans un moment où l'on a juste assez de tête pour prier... je vous suis néanmoins obligé de votre offre amicale.

Nos voyageurs montèrent dans la carrosse après avoir échangé des salutations, des souhaits, des promesses de faire une autre halte au retour, et ils continuèrent leur voyage plus commodément qu'au point de départ.

Le tailleur avait dit la vérité au curé sur la nouvelle existence de l'Innommé. Depuis le jour de sa conversion, il avait réparé autant qu'il lui avait été possible les dommages dont il était l'auteur ; il secourait les pauvres et cherchait à mettre la conciliation partout. Il allait constamment seul et sans armes ; mais sa personne était demeurée pour tous inviolable. Cet homme, que jamais homme n'avait pu humilier, s'humiliait lui-même et offrait à ceux qu'il avait offensés la satisfaction, que n'eût pu leur donner la vengeance, de voir un tel homme repentant de ses torts. Les haines les plus violentes s'étaient éteintes devant le repentir et la bienfaisance de cet homme qui était devenu l'objet de la vénération générale ; tellement qu'on eût regardé comme un sacrilège de lui faire l'ombre d'une insulte.

Lorsque l'arrivée des troupes allemandes engagea les fugitifs des pays menacés à venir demander un asile au château, il les accueillit non-seulement avec bonté, mais avec reconnaissance. Il réunit les serviteurs fidèles qui avaient embrassé le même genre de vie que lui et leur parla de l'occasion que Dieu leur donnait de réparer leurs torts envers le prochain, et avec le ton de son ancien commandement

il leur expliqua ce qu'il y aurait à faire. Il fit descendre les armes qui étaient remises au galetats depuis le jour de sa conversion et les leur distribua. Il fit dire à tous ses fermiers de se rendre au château et y forma un camp comme du temps de sa méchante vie... mais dans un autre but. Il ne voulut prendre aucune arme et resta à la tête de sa garnison, toujours désarmé. En même temps, il fit approvisionner le château pour nourrir ses hôtes tant que Dieu les lui laisserait. Pour lui, il ne prenait aucun repos ; il visitait les postes, mettait tout en règle par ses paroles ; sur les chemins, il allait au-devant de ceux qui se présentaient, et tous le regardaient avec admiration et respect.

Nos voyageurs trouvèrent sur la route une foule de gens épouvantés qui venaient comme eux se réfugier au château ; ce qui ne laissa pas que d'inquiéter le pauvre curé.

—Car, disait-il, la réunion de tant de monde dans le même endroit est faite exprès pour y attirer les soldats !

—Mais, répondait Perpétua, ne voyez-vous pas que ces braves gens ne sont pas des peureux comme ceux de chez nous, qui ne savent que jouer des jambes ?... Ils nous défendront...

—Paix ! interrompit le seigneur curé, paix ! priez au lieu de parler ainsi... ne savez-vous pas que c'est le métier des soldats de prendre des forteresses ?... Priez pour que Dieu ne les laisse pas approcher d'ici... et puis abandonnons-nous à la sainte Providence !...

En arrivant à la *Malanotte*, où finissait le chemin carrossable, ils mirent pied à terre devant le poste gardé par un piquet d'hommes armés. La vue de ces lieux rappelait à don Abbondio son voyage avec l'Innommé ; et la bonne Agnèse, de son côté, songeait à l'épouvantable voyage qu'avait fait sa chère fille lorsqu'elle avait été enlevée.

—Ah ! seigneur curé, quand je pense que ma pauvre Lucia a passé par ce chemin !...

—Taisez-vous, femme de peu de sens, interrompit Abbondio ; on pourrait vous entendre !...

—Oh ! à présent qu'il est devenu un saint !

—Sans doute, répondit le curé ;

mais faut-il dire aux saints tout ce qui passe par la tête ?... Retenez vos paroles... En se taisant on est sûr de ne pas se tromper. Mais... chut !... ajouta don Abbondio précipitamment, en faisant un salut respectueux à l'Innommé qu'il venait d'apercevoir.

—Seigneur curé, dit celui-ci, j'aurais voulu vous offrir ma maison dans une meilleure occasion, mais ce m'est, croyez-le, une grande satisfaction de pouvoir vous être bon à quelque chose...

—Confiant dans votre bonté, illustrissime seigneur, je me suis permis, dans cette triste occurrence, de venir vous importuner, et j'ai pris la liberté d'amener compagnie. Voici ma gouvernante.

—Elle est la bienvenue, dit l'Innommé.

—Et, continua don Abbondio, une femme à laquelle votre seigneurie a déjà fait du bien... la mère de cette...

—De Lucia, dit Agnèse

—De Lucia ! s'écria l'Innommé en se retournant vers Agnèse. Du bien... moi ?... Grand Dieu !... C'est vous qui me faites du bien en venant dans cette maison... Soyez les bienvenus... vous y apportez la bénédiction...

—Ah ! que dites-vous là, seigneur ? reprit Agnèse Je viens vous importuner... Au reste, j'ai des remerciements à vous faire...

L'Innommé l'interrompit, et demanda des nouvelles de Lucia, et si elle était en sûreté... Puis il conduisit ses hôtes au château.

Tout était parfaitement disposé. Les hommes étaient dans l'aile droite, où l'on avait réservé des chambres pour les ecclésiastiques, et les femmes occupaient l'autre partie de l'édifice.

Nos fugitifs restèrent vingt-trois jours chez l'Innommé, au milieu d'une nombreuse société qui augmentait chaque jour. Il ne leur arriva rien d'extraordinaire. Une seule fois, le seigneur, entendant parler d'un petit village mis au pillage par une bande de maraudeurs, y courut à la tête de ses hommes et mit en fuite les vauriens qui dépouillaient les malheureux habitants et les maltrahaient. Il n'est pas besoin de dire avec quelles bénédictions furent reçus l'Innommé et sa troupe !

Dans le château, malgré la multitude composé de gens de toute condition, de tout âge et de tout sexe, il n'y eut pas l'ombre d'un désordre. Le seigneur avait prié don Abbondio de se charger de la surveillance intérieure, ce qu'il fit avec un grand zèle. Bien entendu, il ne mit jamais le pied hors du château. Il se contentait de prendre l'air sur la plate-forme au-dessous de laquelle il voyait des précipices qui lui donnaient le vertige.

Agnèse et Perpétua surent se rendre utiles pour le service de la cuisine et de la maison.

Le jour du départ, le seigneur fit tenir prêt, à la *Malanotte*, un carosse dans lequel il fit mettre une petite provision de linge pour Agnèse, et, de plus, il lui remit un rouleau d'or pour réparer les dommages qu'elle ne manquerait pas de trouver chez elle.

— Quand vous verrez votre bonne Lucia, dit-il. — je suis bien sûr qu'elle prie Dieu pour moi... précisément à cause du mal que je lui ai fait... — dites-lui que je la remercie et que j'ai confiance qu'elle recevra de ses prières la bénédiction du ciel pour elle-même.

Nos voyageurs partirent. Ils s'arrêtaient, ainsi qu'ils en étaient convenus, chez le bon tailleur.

— Ah ! seigneur curé, dit-il après avoir narré longuement sur les violences de toutes espèces commises par les troupes, ah ! seigneur curé, il y a de quoi faire des livres imprimés sur le fracas de tels événements !

Nos pauvres voyageurs virent bientôt de leurs propres yeux ce qu'ils avaient ouï dire. Leurs vignes ravagées comme si un ouragan les eût bouleversées, les arbres abattus, les clôtures détruites, les portes arrachées, des débris de toute sorte, une odeur d'immondices que chacun était occupé à nettoyer, etc., etc.

Agnèse, en arrivant chez elle, s'écria :

— Heureusement que je puis rendre grâce à Dieu !... Sainte Vierge ! que serais-je devenue sans le secours inespéré qui m'est tombé du ciel par les mains de ce seigneur bien-faisant ?

Don Abbondio rentra au presbytère avec Perpétua, Quels désastres !... Des morceaux de meubles étaient dans les cheminées, à moitié

brûlés, mêlés aux douves de tonneaux dont on avait but le vin... Sur les murs, on avait crayonné des caricatures de prêtres.

— Ah ! les brigands ! s'écria Perpétua en se dirigeant dans le jardin avec son maître.

Arrivés près du figuier, un cri sort en même temps de leurs bouches... la place avait été soigneusement visitée, le magot emporté !... Dire le désespoir de Perpétua serait chose impossible !... Son amour-propre était cruellement froissé, elle qui avait cherché et trouvé avec tant de satisfaction la précieuse cachette !...

Don Abbondio, assez déconfit, comme on peut le penser, se résigna pourtant assez vite et ne voulut plus, dès le lendemain, entendre les lamentations de Perpétua.

— La Providence, est là, disait-il ; elle ne nous abandonnera pas, puisqu'elle nous a gardés jusqu'à ce jour.

Laissons nos héros réparer le désordre de leurs habitations pour nous occuper d'un mal encore plus grand que celui des pauvres villageois.

(A continuer.)

—ooo—

PENSÉES.

Rien d'aussi fort que celui qui est muni du secour d'en haut, rien d'aussi faible que celui qui en est privé.

ST JEAN CHRYSOSTÔME.

Il faut laisser les méchants par votre patience.

TERTULLIEN.

Si nous négligeons les petites fautes, nous en venons insensiblement à commettre sans remords les plus grands crimes.

ST BONAVENTURE.

Le travail est l'aide de l'homme, et nul ne s'élève que porté sur cette aide glorieuse.

MGR LANDRIOT.

Quand on n'a pas travaillé jeune on ne sait rien, on n'est rien, on ne peut rien.

CHAS DARU.

Bulletin Religieux

ENSEIGNEMENT DE L'EGLISE.

INSTRUCTIONS

sur la

RELIGION.

Pouvant servir de lectures du soir dans les familles ainsi que dans les Pensionnats de jeunes gens et de jeunes filles.

LE CODE DES ENFANTS DE MARIE

Le Catéchisme expliqué.

(Suite.)

PREMIERE PARTIE

CE QUE L'EN CHRÉTIEN DOIT SAVOIR

Histoire de la religion avant Jésus-Christ

CHAPITRE PREMIER

DE LA CRÉATION.

Un chrétien doit savoir l'histoire de la religion. Nous aimons à connaître l'histoire des peuples qui ont eu un certain retentissement dans le monde, une certaine influence sur les destinées de l'humaine famille. Nous étudions volontiers l'histoire de notre nation. Il nous est précieux de savoir l'histoire de notre famille. La religion est, pour nous, plus qu'une famille, plus qu'une patrie ; puisque son histoire est celle des rapports de Dieu avec l'humanité, histoire qui a eu dans le monde, plus de retentissements que n'en eurent la formation et la chute des empires des plus fameux.

Et parce que l'histoire de la religion est l'histoire des relations de Dieu avec l'humanité, cette histoire commence avec le monde et ne finira qu'avec lui.

Commencer et finir, telle est la condition du monde que nos yeux voient. Il n'a pas toujours existé ; nous le savons par les récits qui nous racontent sa création ; nous pouvons aussi nous rendre compte

rationnellement de son commencement. Les êtres qui ne portent pas en eux-mêmes les raisons et le principe de leur existence ont tous commencé et finiront tous.

L'être nécessaire existait seul au moment où les autres êtres ont été appelés. Donc, lorsque le monde n'existait pas encore. Dieu existait. Lorsque le monde prendra fin, Dieu existera ; il existe de toute éternité, étant le seul être nécessaire, celui qui a la vie en soi ; il est la vie, et il distribue la vie comme il lui plaît entre les êtres qu'il appelle des profondeurs du néant à l'honneur de l'existence.

Le monde a été créé par la volonté de Dieu. Créer, c'est faire quelque chose de rien. L'homme, dans toutes ses créations se sert d'une matière qui est à sa disposition et qu'il transforme selon qu'il le peut et qu'il le veut. Dieu seul peut créer la matière. Nous savons qu'il l'a fait, puisque nous constatons l'existence de la matière.

Nous savons, de plus, que Dieu créa le monde, parce que Dieu nous l'a enseigné dans l'Écriture-Sainte, et dans la Tradition. Créer quelque chose de rien, créer la matière, quand on est soit-même un pur esprit, ce sont des mystères. Nous ne pouvons pas sonder leur profondeur ; mais nous savons, l'ayant appris de Dieu même, que Dieu a créé de rien tout ce qui existe.

Nous connaissons même les détails de l'œuvre de Dieu, et nous les connaissons parce que la Tradition des patriarches les avait conservés et que Moïse les a mentionnés au premier chapitre de son livre sur la création. Dieu a créé le monde en six jours, par l'effet de sa parole toute puissante. Il a appelé du néant les êtres qu'il voulait amener à l'existence, et ces êtres ont obéi à sa voix : ils sont successivement venus se ranger selon la place qu'il leur assignait, au moment même où, les ayant nommés, ils sortaient du néant pour arriver à l'être. Aux six jours de la création, succéda un septième jour, pendant lequel le Seigneur contemple, en se reposant, l'œuvre qu'il venait d'accomplir. Une période de temps, divisée en sept jours, fut ainsi établie ; et, ce qu'il y a de plus remarquable dans les annales de l'humanité, c'est la conservation constante de cette période,

la semaine, chez tous les peuples. Cette tradition a une importance considérable au point de vue de la vérité du récit mosaïque touchant la création. Elle justifie, en un sens très vrai, ce récit aux yeux de la science, elle le justifie à la fois, en lui-même et dans les détails dont il se compose. Si l'on consent à la rapprocher, avec bonne foi, de ce récit, on comprend qu'il est vrai, que les hommes descendent tous d'un couple unique, qu'ils forment une famille homogène, qu'ils sont appelés à partager les mêmes espérances, ayant tous la même origine.

Les créatures les plus parfaites de Dieu sont les anges, d'abord, parce qu'ils se rapprochent, par leur nature, de la nature même de Dieu ; les hommes ensuite, parce qu'ils sont, par leur âme, semblables aux anges et à Dieu. Voici, à ce propos, l'échelle de ces êtres créés : l'ange, pur esprit ; l'homme, esprit et corps unis ensemble ; les animaux qui ont une âme instinctive et une vie capable de mouvement et de certaines déterminations provoquées par leur instinct ; les plantes, qui ont une vie végétative, laquelle se développe sur place, mais est inférieure à la vie instinctive des animaux ; les êtres inertes, sans développement et sans mouvement. On a dit de l'homme " qu'il était un petit monde ". Il y a, en lui, par la substance corporelle qui le forme, l'être propre aux créatures qui n'ont que cela, la vie végétative des plantes dans les développements qui se produisent dans son corps, la vie instinctive des animaux, contre laquelle doit sans cesse réagir ses puissances supérieures, et l'âme qui rappelle l'ange par sa nature, à cette différence près que son être spirituel a reçu du Créateur des aptitudes qui la rendent propre à s'unir à un corps.

CHAPITRE II

DES ANGES

Les anges sont de purs esprits que Dieu a créés pour sa gloire et pour son service. Ils procurent la gloire de Dieu en lui formant une cour dans laquelle ses volontés sont respectées et exécutées dès qu'elles se produisent. Ils servent Dieu, en célébrant ses louanges et en por-

tant ses messages aux nations, aux cités, aux familles, aux individus.

Quand on dit que les anges sont de purs esprits, on entend par là qu'ils n'ont point de corps. C'est définir imparfaitement leur nature ; mais nous ne pouvons la définir autrement qu'à l'aide des données que nous trouvons en nous-mêmes. Comme en nous l'esprit est uni à la matière, nous concevons la nature des anges en isolant de ce qui la forme l'élément qui pèse, en nous, sur la substance spirituelle que nous y trouvons.

Dieu a créé les anges dans un état de grâce et de sainteté. Toutes les fois qu'ils paraissent dans l'Écriture-Sainte, ces privilèges leur sont attribués. On pourrait difficilement concevoir, du reste, qu'il en eût été autrement ; car si Dieu a proclamé la bonté de toutes les créatures qu'il avait formées, au moment même de leur formation, on ne comprendrait pas pourquoi les anges auraient échappé à cette loi générale. L'excellence de leur nature les élevait bien au-dessus de toutes celles à propos de qui le Seigneur dit que " tout ce qu'il avait fait était bon ". Pour eux, la bonté consistait dans la lumière et la force de Dieu qui constituent la grâce, et dans la sainteté qui en découle.

Mais tous les anges n'ont pas persévéré dans cet état. Il en est qui se sont révoltés contre Dieu, par orgueil, et que l'on nomme les mauvais anges ou les démons. Nous avons des renseignements assez précis sur leur révolte. Elle fut conduite par celui d'entre eux qui avait nom Lucifer. Il semblerait, au témoignage de l'Écriture, complété par la Tradition, que l'occasion de leur révolte fut la vue que Dieu leur permit d'avoir, dans le lointain des âges, et avant que le mystère de l'Incarnation ne s'accomplît, de la très sainte humanité de son Fils. Ils refusèrent d'adorer Dieu caché sous la forme humaine, aveuglés qu'ils étaient par leur orgueil, qui ne leur permettait pas de comprendre l'élévation merveilleuse que la nature humaine, inférieure comme telle à leur nature, recevait de son union avec le Verbe.

Dieu les punit aussitôt, en les chassant du ciel, et en les condamnant aux supplices éternels de l'Enfer. L'Esprit-Saint nous a repré-

senté, dans son livre, Lucifer, leur chef, dont le nom fut changé en celui de Satan—qui veut dire “le brouillon, le méchant, le perfide.”—tombant du ciel et se précipitant dans l'enfer avec la rapidité de la foudre. Notre-Seigneur annonce, dans l'Évangile, que les méchants iront rejoindre le diable,—autre nom du chef des mauvais anges, qui a la même signification que celui de Satan,—et ses complices dans les feux qui leur avait été préparés.

Les bons anges, ceux qui sont restés fidèles à Dieu, s'occupent à le louer dans le ciel, à exécuter ses ordres et à veiller sur nous. Ils louent Dieu, puisque l'Écriture nous les représente comme incessamment occupés à ces admirables fonctions, et qu'elle nous invite à nous unir à eux pour louer le Seigneur ensemble. Ils exécutent les ordres de Dieu, puisque, en une foule de circonstances, nous voyons, dans l'Écriture, les bons anges employés à porter des messages divers aux personnages à qui il plaît à Dieu de les faire parvenir. Ils veillent sur nous : l'Écriture nous le dit formellement, et la Tradition commentant les passages des saints Livres, qui nous font connaître les fonctions des anges, nous les représentent comme spécialement attachés au service de Dieu en faveur des nations, des familles et de chaque homme en particulier.

Quand nous disons que les bons anges veillent sur nous, nous entendons spécialement que Dieu nous a donné à chacun un ange, qui prend soin de nous, et que nous appelons pour cette raison, notre “Ange gardien”. Les anges gardiens sont souvent mentionnés, dans l'Écriture, comme étant investis des fonctions que cette qualité leur attribue.

Ils prient pour nous, parce qu'ils nous portent un très particulier intérêt, et parce que le Seigneur leur a commis la charge de nos âmes. Ils offrent à Dieu nos bonnes actions : c'est un devoir dont ils s'acquittent avec autant d'affection que d'empressement, s'estimant heureux que les hommes commis à leur garde, glorifient Dieu dans leur vie. Ils nous défendent contre les démons, qui s'appliquent, de leur côté, à nous dresser toute sorte d'embûches, afin de nous perdre et

de nous entraîner à partager leur malheur éternel. Ils nous protègent dans les dangers, n'ayant rien plus à cœur que d'être, auprès de nous, les instruments de la divine Providence, qui ne veut que le bien de toutes ces créatures.

Aussi devons-nous avoir, pour notre ange gardien, des sentiments de reconnaissances, à cause du bien qu'il nous fait et du mal qu'il nous épargne ; de confiance, puisque nous savons avec quelle attention, quelle vigilance et quel désir de nous être utile il s'attache à notre service ; de respect, à cause de sa dignité et de la peine que lui causent nos désobéissances à Dieu et notre déchéance personnelle.

CHAPITRE III

DE L'HOMME

L'homme est une créature raisonnable composée d'une âme et d'un corps. Un philosophe du commencement de ce siècle a défini l'homme : “Une intelligence servie par des organes.” Il manque à cette définition de l'homme un point essentiel. L'homme est, à la fois, une intelligence et un cœur ; une intelligence qui comprend, un cœur qui aime. Le cœur, il est vrai, prend sa source dans l'intelligence. Il faut connaître un objet avant de l'aimer, et on l'aime selon qu'on le connaît. Mais le cœur, dans l'homme, a souvent une influence prépondérante et presque indépendante de l'esprit : il était donc essentiel de le faire entrer dans la définition de l'homme. Nous le faisons, en disant que l'homme est une créature raisonnable, composée d'une âme et d'un corps. L'âme est, en effet, le siège de l'intelligence et du cœur ; elle est une puissance capable de connaissance et d'amour : pouvoir, comprendre, aimer, voilà tout l'homme, à dit Bossuet. Le corps doit être soumis à l'âme, selon la loi des composés, d'après laquelle l'élément supérieur domine l'élément inférieur.

Dire que l'homme est une créature raisonnable, c'est dire que l'homme peut agir avec connaissance et discerner ce qu'il fait et pourquoi il le fait. Les sens corporels lui servent à entrer en rapport avec les objets intérieurs. Le sens intime le met en relation avec son

âme. Celle-ci juge ce qu'elle apprend soit par les sens, soit par elle-même, et ce jugement est le principe de son amour ou de sa haine, de ses délibérations et des actes auxquels l'homme se décide en toute liberté.

Dans l'homme, nous ne voyons que le corps : cela tient à la nature même de l'âme. Mais les mouvements qui se produisent dans le corps, étant les résultats des délibérations de l'âme et l'expression de ses volontés, ils nous aident à connaître l'âme, ses qualités, ses défauts, ses penchants et ses tendances.

Nous ne voyons pas l'âme, parce que l'âme est un esprit qu'on ne peut ni voir ni toucher. On ne voit pas Dieu, on ne voit pas l'ange ; et, de même, on ne voit pas l'âme humaine, qui tient, par sa nature, de l'ange et de Dieu. Mais, à cause de son union intime avec le corps, on peut avoir, sur l'âme, en observant le corps, des données qui ne trompent guère, et qui nous renseignent avec assez d'exactitude sur ses qualités et sur ses défauts.

Le corps meurt par la désagrégation des parties qui le composent, et par les dérangements survenus dans les éléments matériels qui le constituent ou dans leur fonctionnement. L'âme, au contraire, est immortelle, parce qu'elle appartient aux natures spirituelles qui, n'ayant pas de parties, ne sauraient périr par la décomposition des parties.

Dieu a créé l'homme le sixième jour. Il semble que le Seigneur ait voulu mettre la dernière main au palais qu'il venait de construire pour l'homme, avant de créer le roi qui devait l'habiter. Quand on considère les relations du monde, où tout semble fait pour l'homme, avec ce dernier : quand on se rend compte du pouvoir que l'homme acquiert sur toute la création, malgré le peu de proportion qui existe entre les masses qu'il ébranle et les forces qu'il met à son service, avec ses forces personnelles ; quand on le voit dominer et assouplir tous les êtres de la création, même ceux qui, par leur force matérielle, sembleraient devoir se soustraire à sa domination, on ne peut pas ne point reconnaître que l'homme a été créé par Dieu pour être le roi de ce monde. La création était terminée

au moment où Dieu y a marqué sa place, sans doute parce que le Seigneur voulait lui accorder le pouvoir d'un roi souverain sur tous les êtres qu'il avait créés avant lui.

Du reste, l'image et la ressemblance de Dieu que le Seigneur lui a départies, en faisant de l'homme une image très ressemblante de Dieu même ; le soin avec lequel Dieu a pétri son corps de terre, tandis qu'il s'était contenté d'appeler à la vie, par un mot créateur, tous les êtres précédemment formés ; le souffle de la bouche de Dieu qui a donné à l'homme une âme immortelle ; tout cela prouve d'une manière saisissante, la particulière dignité que Dieu a conférée à l'homme en le créant. C'est par son âme, puissance, intelligence et amour, que l'homme est une image parfaitement ressemblante de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit ; et c'est encore par son âme, spirituelle et immortelle, que l'homme ressemble à Dieu, pur esprit et éternel.

Le premier homme fut appelé Adam, mot qui signifiait " terre " dans la langue primitive, et devait, en lui rappelant son origine, l'empêcher de s'enorgueillir de ses glorieuses destinées. Le rang qu'il occupait dans l'échelle des êtres, trouvait son contrepoids nécessaire dans le nom qu'il portait et qui lui rappelait, en même temps, l'humilité de son origine et les faveurs divines desquelles il tenait ses prérogatives. Ce nom invitait donc l'homme à ne pas oublier qu'il n'était rien par lui-même, qu'il tenait tout ce qu'il possédait de son Créateur, et qu'il devait, par sa soumission à Dieu et son respect envers lui, reconnaître les bienfaits dont il avait été comblé.

Le Seigneur voulut, en créant le premier homme, lui donner des destinées plus hautes que celles auxquelles sa nature même aurait pu prétendre. Il l'éleva à l'ordre surnaturel, au moment même de sa création, et il le créa dans un état parfait de justice et de sainteté. C'était un don purement gratuit, de la part de Dieu. Il aurait pu se borner à donner à l'homme les prérogatives inhérentes à sa nature, le destiner à un bonheur purement naturel. La libéralité divine ne voulut point se contenter de cela ; elle lui assura, dès le premier jour, un bonheur incomparable tant pour

le corps que pour l'esprit et pour le cœur, à la seule condition que l'homme garderait, vis-à-vis de son Créateur, la soumission et le respect qui lui aurait dus quand même Dieu ne lui eût fait que des dons naturels.

Le Seigneur donna aussi, au premier homme, une compagne qu'il tira d'une des côtes d'Adam pendant son sommeil ; et celui-ci la nomma Eve, — non qui signifie " la vie, " — parce qu'elle devait être la mère des vivants. Adam avait vu passer devant lui, par l'ordre de Dieu, tous les animaux de la création distribués en couples pour la reproduction des espèces. Il avait donné à chacun le nom qui lui convenait ; il avait été pris de tristesse en constatant qu'aucun d'eux ne lui ressemblait, et ne pouvait lui faire compagnie. Le Seigneur avait voulu faire naître par là, en lui, le désir d'une compagne. Quand il vit ce désir formé dans le cœur d'Adam, il lui envoya un sommeil mystérieux pendant lequel Dieu créa la première femme, en qui Adam reconnut, à son réveil, la compagne qu'il souhaitait ; et il célébra aussitôt son union avec elle dans un magnifique cantique, la nommant " l'os de ses os et la chair de sa chair ", et déclarant que l'homme quitterait son père et sa mère, dans la suite des siècles, pour s'attacher à l'épouse de son choix. Tout ceci est plein de mystères : Adam figurait le Verbe incarné, et Eve représentait l'Eglise. Pour nous, qui savons comment les choses se sont passées, nous pouvons traduire ainsi les faits et le cantique d'Adam. Le sommeil du premier homme pendant lequel la première femme fut créée, symbolisait la mort de Jésus Christ sur la croix et la naissance de l'Eglise son épouse. Le Verbe-Epoux quitte son Père céleste et sa mère, la divinité dont il abandonne les splendeurs, et il s'attache à l'Eglise, son épouse, l'os de ses os et la chair de sa chair, pour continuer par elle et avec elle, son économie terrestre destinée à sauver tous les hommes.

Dieu plaça ensuite Adam et Eve dans un jardin délicieux que l'on nomma le Paradis terrestre, à cause du bonheur parfait qu'ils y goûtaient. L'Écriture a conservé le souvenir de deux arbres plantés dans

le Paradis : l'arbre de vie dont les fruits offraient, à Adam et à sa compagne, le moyen de renouveler en eux les sources de leur vie terrestre ; et l'arbre de la science du bien et du mal, aux fruits duquel le Seigneur, pour éprouver leur fidélité, leur avait défendu de toucher sous peine de mort.

Mais le démon, caché sous la figure d'un serpent, persuada à Eve d'abord, celle-ci à Adam, que les menaces de Dieu, relatives aux fruits de cet arbre, étaient inspirées par la jalousie, et que, s'ils en mangeaient, ils deviendraient semblables à Dieu. Le piège était grossier. Ce serpent qui parlait aurait dû éveiller, dans la première femme, l'idée qu'il n'était qu'un corps d'emprunt au service de l'ennemi. Elle ne le comprit point, ne voulut peut-être pas le comprendre. Elle écouta le démon, elle persuada à Adam de faire ce qu'il lui avait conseillé. A peine Adam eut-il touché aux fruits de cet arbre qu'il comprit, ainsi que sa compagne, l'abîme de malheurs dans lequel ils s'étaient précipités. Le mal était fait, la justice de Dieu devait punir les coupables, déjà fort humiliés par les révoltes de la concupiscence qui les rendaient honteux et qui les troublaient étrangement. Le Seigneur les chassa du Paradis terrestre, les condamna à la douleur et à la mort, et leurs descendants furent assujettis aux mêmes peines.

Cependant la miséricorde divine fit accepter à la justice irritée par la prévarication de l'homme un adoucissement aux sentences de mort, de peines, de souffrances et de bonheur restreint, auquel l'homme tombé pouvait seulement aspirer désormais après la vie du temps. Dieu promit au premier homme un Sauveur qui détruirait les effets de son péché, et qui lui mériterait le bonheur du ciel. Grâce à cette promesse, nos premiers parents purent encore transmettre la vie ; leurs peines et leurs souffrances devinrent méritoires pour le ciel, à la condition qu'ils sauraient les sanctifier par l'espérance en le libérateur que Dieu leur annonçait, et la vie surnaturelle reprit en eux son cours, par la foi au Rédempteur, qui devait leur ouvrir un jour les portes du ciel.

(A continuer.)

Corbeille Poétique.

[Pour l'Album des Familles.]

L'AUTOMNE.

Le ciel n'a plus d'azur; l'atmosphère est de glace;
Le soleil comme un pauvre affaiblit tous les jours;
Sur l'arbre dépouillé que le frimas enlace,
L'oiseau ne chante plus ses suaves amours.

La nature a souillé la robe éblouissante
Qui parait les coteaux de ses replis soyeux;
Les fleurs ont disparu; l'abeille ravissante
Ne dote plus nos bois de son miel savoureux.

Les profonds océans, grandis par les orages,
Font retentir les airs de lugubres sanglots,
Et, gravissant soudain la pente des rivages,
Ils balayent le sol de leurs terribles flots.

Tel on voit le lion, pris d'une rage immense,
Détruire les barreaux de sa prison de fer,
Et bondir tout à coup sur la foule en démenée
Qui recule devant ce nouveau Lucifer!

Ainsi les océans, ces monstres redoutables,
Sèment partout l'effroi, le malheur et le deuil;
Déroulant avec bruit leurs flots épouvantables,
Ils inondent les prés, les bourgs en un clin d'œil...

* * *

Quand tu parais, automne, aussitôt la tristesse
Sur notre front serein pose son noir bandeau;
Car tu ravis aux champs leur brillante jeunesse,
Tu fais luire des jours sombres comme un tombeau!

Au vieillard que les ans inclinent vers la tombe
Et qui plonge son cœur aux sources des plaisirs,
Tu dis: "Lève la tête et vois ce fruit qui tombe:
"Ainsi tu tomberas avec tes vains désirs!"

A ceux qui prennent place au banquet de la vie
Et que les durs chagrins ne visitent jamais,
Tu dis: "L'oiseau chantait, hier, dans la prairie,
"Mais seul le vert plaintif chantera désormais;

"D'un souffle j'ai brisé sa voix enchanteresse,
"Ses trémolos d'amour qu'il lançait vers les cieux:
"Ainsi, quand sonnera l'heure de la vieillesse,
"S'en iront vos bonheurs et vos rêves joyeux....."

* * *

L'automne de la vie est la fidèle image:
Les jours calmes et doux, sont nos jours sans remords;
Les bosquets dépouillés, rappellent le vieil âge,
La neige et les frimas, le froid linceul des morts!

Eh bien! puisque l'automne en souverain commande,
Inclinons tous nos fronts devant sa majesté;
Car sa voix est l'écho du Dieu qui réprimande
Ceux qui ne pensent pas à leur éternité!

J. B. CAQUETTE.

Québec, octobre 1883.

[Pour l'Album des Familles.]

AMOUR FILIAL

A mon Père et à ma Mère

Père, père, dis moi...! tu ne me réponds plus?...
Ah! pour aller grossir le nombre des élus,
Pour vite aller au ciel revoir ma tendre mère
Tu m'as abandonné sur cette triste terre.

Moi, sans nulle espérance au monde de te voir,
Moi, ton plus jeune fils, moi, privé de l'espoir
De retourner un jour, au temps de ta vieillesse.
Près de toi pour goûter encore ta tendresse...

Hélas! la sombre mort, au sinistre aiguillon,
Au mois de Juin revint mettre en affliction
Toute notre famille encore désolée
De la perte sans prix, d'une mère adorée...

Non, nous n'oublierons point, mois de mars! mois de juin!
Que vous nous avez mis dans un cuisant chagrin:
L'un, en nous ravissant notre excellente mère:
L'autre, en nous enlevant notre dévoué père...

O père, ô mère, hélas! nous voilà devant vous,
Du séjour des élus consolez-nous donc tous.
Ce sont vos chers enfants qui font cette prière,
Vous les avez laissés ici-bas sur la terre.

Ayez donc pitié d'eux et dites au Seigneur
Qu'il leur donne Jésus comme consolateur;
Puis, Marie et Joseph, seront dans notre bouche,
A toute heure, en tout lieu, même sur notre couche!

Ces noms tant admirés, appris dès le berceau,
Nous seront toujours chers jusque dans le tombeau;
Nous les conserverons comme un bel héritage
Livré par nos parents à notre plus jeune âge.

Oui, mon père et ma mère, ah! qu'il en soit ainsi:
Ecoutez les désirs de votre fils chéri.

ALBERT ALPHONSE PRADIER

—000—

SURSUM CORDA!

Je ne suis point de ceux qu'on nomme fanatiques,
Non,—j'aime mon semblable et j'adore un seul Dieu,
Et le jour du Seigneur, méprisant les sceptiques,
J'aborde, le front haut, le parvis du Saint Lieu;

Que peuvent sur mon cœur les regards ironiques.
De ces spectres vivants aux pupilles sans feu.
Quand d'un peuple fervent, les vœux et les cantiques
Volent vers l'Éternel siégeant sur un ciel bleu!

Oui, j'ai la foi, pervers, et fort de mes croyances,
Je n'ai point, comme vous, d'impudiques souffrances,
Mes jours s'écoulent purs, mon sommeil est bien doux;

Et quand vous outragez la mémoire chérie
De la Famille Sainte;—à l'autel de Marie,
J'invoque un Dieu martyr qui sut mourir pour nous!

J.-B. ROUQUET.

Juillet 1883.

—000—

Archéologie

UN ANCIEN CIMETIÈRE.

LES FOUILLES DE LA RUE SAINT-MARCEL,
A PARIS.

Au quartier Saint-Marcel, derrière l'ancienne église Saint-Martin, en exécutant la fouille d'une maison particulière qui doit porter le No 82 du boulevard, on vient de découvrir cent vingt sépulcres, dont quatre-vingt-dix en pierre et deux en plâtre à modeler, d'une conservation parfaite. Tous les sarcophages, placés sur deux rangs, à 2 mètres 70 de profondeur, sont taillés en forme d'auge, plus larges aux épaules qu'aux pieds ; presque tous sont tournés à l'Orient.

En 1882, aux abords de cette église et en bordure de la rue de la Collégiale, aux Nos 3 et 5, on avait déjà mis au jour vingt-deux sarcophages et autant de sépultures. Près de la tête et aux flancs des squelettes se trouvaient de petites poteries jaunes et grises à flammules rouges, percées de trous et contenant encore de l'encens et du charbon. Ces sépultures remontent aux douzième, treizième et quatorzième siècles.

L'église Saint-Martin, démolie en 1807, existait déjà comme chapelle en 1158 : elle devint paroisse en 1220. Le nombre des sarcophages découverts dans cet endroit est aujourd'hui de plus de trois cents.

L'Enceinte de Paris,

AU XIII^e SIÈCLE.

On vient de placer sur la façade de la maison portant le numéro 9 de la rue Soufflot, une plaque de marbre blanc portant l'inscription suivante : " Enceinte de Paris élevé sous le règne de Philippe-Auguste, vers l'an 1200.—Emplacement de la porte Saint-Jacques."

Au-dessous est gravé un *fac-simile* de cette porte.

Obélisque Monolithe.

A Rome, on vient de découvrir derrière l'ancien temple de Minerve un obélisque monolithe, de 6 à 7 mètres de hauteur. Il est couvert de hiéroglyphes qu'on est parvenu à déchiffrer. Ils parlent de Pharaon Ramsès XI, de la dix-neuvième dynastie de Thèbes. En même temps on a découvert un sphinx noir en basalte, représentant le Pharaon Amasi, de l'avant dernière dynastie des Saïtes.

C'est, du reste, une véritable mine d'antiquités égyptiennes que l'on a découverte derrière l'église de la Minerve ; après le sphinx en basalte et l'obélisque, voici que l'on vient de trouver, une statue en porphyre noir et un candélabre en marbre. Et cependant l'emplacement que l'on fouille est très étroit, très restreint : on dirait que tous ces trésors ont été entassés là à dessein. Jamais on a fait à Rome autant de découvertes en si peu de jours !

On a trouvé, en outre, un piédestal de candélabre en marbre grec, très élégant et orné de bas-reliefs très finement sculptés. Inutile de dire que les fouilles vont être poursuivies avec activité et que l'on compte sur de nouvelles surprises.

— 000 —

Lourdes.

Sa Sainteté le Pape Léon XIII a daigné offrir un calice de vermeil à Notre-Dame-de-Lourdes. Le don de l'auguste bienfaiteur porte cette inscription :

B. VIRGINI IMMACULATÆ
QUE APUD LOURDES COLITUR
LEO XIII P. M.
A. MDCCCLXXXIII

La remise du calice a été faite à Lourdes, le 12 juin, par M. le comte Servanzi, envoyé par Sa Sainteté en divers pays dans l'intérêt de l'*Institut Pie IX des Apprentis de Saint-Joseph*.

— 000 —

Tombeaux des Bourbons.

LIEUX OÙ REPOSENT LES ROIS ET LES PRINCES DES TROIS RACES ROYALES.

A l'occasion de la mort du Comte de Chambord, la pensée se reporte

vers les princes des trois races royales, les aïeux de cet illustre défunt qui ont fait la France grande et puissante. Voici où reposent leurs cendres.

A GORITZ, où vient d'être inhumé Monsieur le comte de Chambord se trouvent :

Le roi Charles X ;

Le duc d'Angoulême, fils aîné de Charles X.

La duchesse d'Angoulême, la sainte fille de Louis XVI ;

La duchesse de Parme, sœur du Comte de Chambord ;

Sur la tombe de Henri V (le comte de Chambord), on a mis une plaque en argent avec cette inscription :

Ici est déposé

Très haut et très excellent prince

Henri, cinquième du nom,

Par la grâce de Dieu

Roi de France et de Navarre.

Né à Paris le 29 septembre 1820.

Mort à Frodsdorf, le 24 août 1883.

Au-dessous sont gravés les armes de la maison de France.

Le caveau des nobles exilés se trouve au-dessous de la chapelle du monastère des Franciscains de Goritz. Il avait été élargi récemment, paraît-il, par ordre même du comte de Chambord.

A EU, dans le caveau du château royal, repose, avec le roi Louis-Philippe et la reine Marie-Amélie, les princes de la branche cadette des Bourbons.

A SAINT-DENIS dorment, dans la vaste nécropole royale, les autres Bourbons.

Dans l'église supérieure sont placés symétriquement les monuments funèbres élevés à la mémoire des rois et des reines de France. Mais les restes mortels ne sont pas là : ils sont déposés dans la crypte de l'église souterraine. Le caveau royal est divisé en trois compartiments. Au centre, se trouve le caveau dit des Bourbons.

La voûte du caveau est soutenue par de magnifiques piliers sculptés, qui datent de l'époque de l'abbé Suger. Sur des tréteaux en fer sont posés douze cercueils en plomb. Ce sont :

Le roi Louis XVI ;
 La reine Marie-Antoinette ;
 Madame Adélaïde de France, fille
 de Louis XV, morte à Trieste ;
 Madame Victoire de France, sa
 sœur, morte également en exil ;
 Le duc de Berry, père de Mon-
 sieur le comte de Chambord ;
 Le roi Louis XVIII ;
 Les deux enfants de M. le duc de
 Berry ;
 Les deux derniers princes de
 Condé ;

Le roi Louis VI, enterré à Melun
 et ramené à Saint-Denis sous la
 Restauration ;

La reine Louise de Lorraine, fem-
 me de Henri III, enterrée dans
 l'église des Capucines de la place
 Vendôme.

Tous ces cercueils sont recouverts
 de draps noirs que le temps et
 l'humidité ont réduits en lambeaux.
 Sur des plaques en vermeil sont
 inscrits les noms du prince. L'épi-
 taphe du roi martyr est ainsi
 libellée : " Ici repose le corps de
 " très haut, très puissant et très
 " excellent prince Louis, seizième
 " du nom, roi de France et de
 " Navarre." Devant ces augustes
 dépouilles brûle nuit et jour une
 faible lampe que l'on aperçoit à
 travers les barreaux de fer.

À droite du caveau des Bourbons
 est situé le caveau des Valois, dit
 le caveau de Turenne. C'est là que
 reposait le grand capitaine avant
 d'être transféré aux Invalides.

Là ont été recueillis et enfermés
 dans quatre cercueils immenses, les
 ossements des rois profanés en 1793.
 On croit, généralement, qu'une
 populace furieuse s'est ruée sur
 Saint-Denis et a brisé les tombes
 royales. C'est une erreur historique.
 On a procédé à ces mutilations avec
 un très grand sang-froid, presque
 avec ordre, devant une commission
 nommée *ad hoc*. Les corps des rois
 et des reines furent jetés pêle-mêle
 dans la cour des Valois, au cime-
 tière de la Madeleine. Un religieux
 de la célèbre abbaye de Saint-Denis
 nous a écrit le journal de ces hor-
 rible profanations, auxquelles il a
 assisté. Le visage du bon roi Henri
 IV fut trouvé parfaitement con-
 servé ; on put même en faire le
 moulage. En 1817, le 19 janvier,
 tous ces restes royaux furent solen-
 nellement exhumés en présence du
 représentant de Louis XVIII, et

déposés où ils sont aujourd'hui.
 Sur des plaques de marbre noir,
 on lit le nom de plus de vingt-
 cinq rois, quarante-cinq reines et
 soixante-une princes et princesses
 du sang.

De l'autre côté du caveau des
 Bourbons, on a creusé, sous le
 règne de Napoléon III, le caveau
 impérial, où on devait ramener
 Napoléon Ier et le duc de Reichs-
 tadt, toujours en Autriche. Le
 caveau est vide. Napoléon III et
 Napoléon IV reposent à Saint-Marie
 de Chislehurst, jusqu'au jour pro-
 chain peut-être où ils seront rame-
 nés à Farnborough.

On sait que l'église abbatiale de
 Saint-Denis est desservie par un
 insigne chapitre de chanoines, char-
 gés de garder les cendres royales.
 Ce chapitre a été supprimé par
 voie d'extinction. Les quelques
 chanoines survivants sont toujours
 des vieillards presque septuagé-
 naires. Ce sont :

L'abbé Testary, l'héroïque aumô-
 nier de Crimée et d'Italie.

L'abbé Cadoret, le concurrent
 malheureux de M. de Mun.

L'abbé Fauveau, l'ancien aumô-
 nier de Saint-Cyr.

L'abbé Moignon, le savant direc-
 teur du *Cosmos*.

L'abbé Guesmier, l'ancien colla-
 borateur de Monseigneur Dupan-
 loup.

L'abbé Rapt, ancien vicaire gé-
 néral de Strasbourg.

L'abbé Bazin, le secrétaire de la
 Faculté de théologie.

On sait aussi que la commission
 du budget a refusé de voter, cette
 année, les 20 000 francs destinés à
 l'exercice du culte dans l'église
 royale.

— 000 —

PENSÉES.

Alexandre Dumas, fils, a crayonné
 ces quelques pensées sur l'album
 de la princesse de S.....

Dans la prospérité, le travail est
 un devoir ; dans le malheur, c'est
 un refuge.

Dieu pêche les âmes à la ligne,
 le diable avec un filet.

Il y a des maisons où l'on a de
 l'esprit sans s'en douter ; d'autres,
 où l'on est bête malgré soi.

Biographie

[Pour l'Album des Familles.]

Sir CHARLES TUPPER,

K. C. M. G.. C. B.

HAUT COMMISSAIRE CANADIEN A LONDRES

PAR

CHARLES PHIBAUT, écrivain,

Avocat et Publiciste.

(Suite.)

XI

*Situation des partis politiques dans les
 Possessions Britanniques de l'Amé-
 rique du Nord, en 1864.*

Bien que le ministère Cartier-
 McDonald eut doté le pays de plu-
 sieurs mesures importantes, telles
 que la décentralisation judiciaire,
 la codification des lois civiles, le
 rachat des droits seigneuriaux, l'as-
 similation des lois commerciales et
 criminelles, etc., il dut se retirer en
 1862, pour faire place au ministère
 libéral McDonal-Sicotte. Le choix
 de la capitale, les faveurs accordées
 au Grand-Tronc et son projet de
 bill de milice l'ayant dépopularisé.
 Le nouveau parti, qui depuis long-
 temps prêchait la double représen-
 tation, ne put, arrivé au pouvoir,
 faire prévaloir ce principe ! Les
 négociations au sujet du chemin
 de fer Intercolonial entre les délé-
 gués des Provinces Maritimes et la
 Métropole, entraînent la résigna-
 tion de l'hon. A. A. Dorion : il ne
 croyait pas le pays capable de sup-
 porter les frais d'une pareille entre-
 prise. Cette retraite affaiblit con-
 sidérablement le ministère. L'affaire
Aylward, l'abandon du principe de
 la double majorité au sujet des
 écoles séparées, la diminution des
 octrois à l'agriculture et aux hôpi-
 taux, firent perdre confiance au
 public. Un vote adverse de la
 chambre força le gouvernement à
 modifier son personnel : ce qui fut
 fait le 16 mai 1863. Des élections
 ayant eu lieu, les partis revinrent

numériquement les mêmes. La motion Sicotte, alléguant que le ministère avait été formé en violation du principe de la double majorité, mettant ainsi le Bas-Canada en péril, porta un coup fatal au cabinet, qui ne fut sauvé que par trois voix de majorité ! Celui-ci dut bientôt abandonner sa position pour faire place, en 1864, au ministère Taché-Macdonald et à sa coalition future avec George Brown !

Le gouvernement responsable ne fonctionnait guère mieux dans les petites provinces. Au Nouveau-Brunswick, l'on se disputait les dépouilles, avec avidité. Mais l'esprit public, porté vers le mouvement commercial, désirait ardemment se relier aux contrées de l'Ouest, au moyen d'une grande voie ferrée. Dès 1845, le gouvernement anglais, sous la pression des Colonies, avait envoyé le Major Robinson étudier la mesure. Ce dernier fit un rapport en faveur de la route du Nord : l'entreprise devait coûter cinq millions. Le *Colonial Office* refusa de garantir cet emprunt et l'agitation recommença plus intense que jamais dans tout le Nouveau-Brunswick. Le pays se divisa en deux : ce fut l'époque de la "guerre des routes". Les comtés du Nord appuyant le tracé Robinson, ceux du Sud favorisant une ligne longeant la Rivière St-Jean et se dirigeant du côté du Canada, en passant par le territoire des Etats-Unis. Howe s'opposa fortement à ce projet ; son éloquence ramena Lord Gray qui conseilla à Lord Elgin, alors gouverneur général du Canada, de réunir les délégués de toutes les Provinces à Toronto, dans le but d'en venir à une entente, au sujet du chemin de fer Intercolonial. Le Nouveau-Brunswick refusa de prendre part à cette conférence. Celle d'Halifax n'eut pas plus de succès. La Nouvelle-Ecosse n'inaugura pleinement le gouvernement responsable qu'en 1855. Mais là, comme ailleurs, il s'y faisait des luttes mesquines de petits intérêts. L'on se querellait au sujet de petites dépenses, de salaires de juges, de nominations aux emplois politiques ! On en était encore à l'âge d'enfance parlementaire. Wilmot, Peter Mitchell, J. W. Ritchie, Sir Léonard Tilly combattaient au premier rang. Les

partis, presque égaux en nombre, ne pouvant effectuer aucune mesure importante, se contentaient d'escarmouches, en attendant une occasion de se jeter dans un mouvement, que les circonstances préparaient, pour sortir de leur impasse. Une ère nouvelle allait bientôt se lever. Un horizon plus large allait s'ouvrir en peu de temps, pour les provinces Britanniques de l'Amérique du Nord. Dans l'Isle du Prince Edouard les choses n'allaient guère mieux. La tenure des terres en était la cause ; le système y était absolument faux : Il se rapprochait de celui de l'Irlande. Des efforts furent faits pour acquérir les grandes successions de Warrell et Selkirk. Une commission composée du MM. Howe, Gray et Ritchie fut nommée par toutes les parties intéressées. Leur rapport, quoique très-bien élaboré, ne fut point sanctionné par les autorités impériales bien qu'il eût été approuvé par la Législature de l'Isle : ce qui ouvrit la porte à une grande agitation. C'est sous Sir Dominique Daly, successeur du gouverneur Bannerman et père de Mr Daly, membre distingué de la Chambre des Communes du Canada, que Charlottetown fut incorporée, que l'école normale fut ouverte et que le recensement fut fait, en 1855. La population totale de l'Isle n'était encore que de soixante-onze mille habitants. Les partis étant égaux en chambre, l'on dut recourir au seul remède constitutionnel en pareil cas : un appel au peuple. L'administration Palmer-Gray en fut le résultat. Mais comme les catholiques en étaient exclus, le malaise continua jusqu'à ce que le projet d'une Confédération de toutes les Provinces vint faire taire toutes les ambitions sectionnelles et tous les petits intérêts. La grandeur du projet éblouissait : son ampleur absorbait tout. L'on fit trêve à toute autre préoccupation pour ne s'occuper que de cette grande idée déjà passablement ébauchée au sein de la Législature de la Nouvelle-Ecosse.

XII

Le Dr Tupper et les Ecoles Publiques.

Vers la fin de 1863, Lord Mulgrave avait été remplacé par le Major Général Doyle, administra-

teur *pro tempore*. Le Parlement se rassembla sous la présidence de celui-ci, le 4 Février 1864. Le discours du Trône suggérait une conférence des trois Provinces Maritimes, dans le but d'en venir à une entente finale. L'une des mesures principales fut le bill d'éducation, élaboré par l'hon. Secrétaire-Provincial. Il le soumit à la Législature le 15 Février. Si une pareille loi avait été adoptée au Nouveau-Brunswick, l'on n'aurait probablement pas eu à y regretter, plus tard, une suite d'abus iniques et de persécutions odieuses qui dégradent un parlement et déshonorent une nation. Le Dr Tupper montra ses idées pratiques, et son grand désir d'éviter, autant que possible, tout froissement entre les diverses classes de la société, en préparant cette loi. Ce sera toujours un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de sa Province. Cette mesure faisait faire un pas immense à la question de l'éducation populaire. L'on regrette cependant qu'une liberté plus complète n'ait pas été alors donnée à la minorité de pouvoir créer des écoles selon ses vues et selon ses croyances. La pratique valut encore mieux que la théorie, grâce à l'esprit libéral qui anime la grande majorité du peuple de la Nouvelle-Ecosse. Le Dr Tupper n'aurait-il pas pu faire plus ? Pour apprécier pleinement l'importance de cette mesure il suffit de jeter un coup d'œil sur l'histoire de la Nouvelle-Ecosse, sur ses divisions, sur la composition des classes diverses de ses sociétés et surtout sur les injustices criantes dont avaient été si longtemps victimes les infortunés Acadiens. Après la dispersion inique de ce malheureux peuple, jeté pêle-mêle sur des vaisseaux étrangers et transporté loin de tout ce qui lui était cher, séparés les uns des autres, un certain nombre (environ 5000 en comptant ceux qui avaient fui dans les forêts), étaient parvenus à pied et en demandant leur nourriture à la charité particulière, à retourner dans leur patrie ! Ils avaient ainsi fait pas moins de quinze cents milles pour revoir leurs campagnes désolées et retrouver leurs foyers détruits ! Il y a tant de charmes pour le coin de terre qui nous a vus naître ! Plus on a souffert pour

son pays, plus on l'aime. L'amour n'est-il pas fondé sur le sacrifice? Les larmes n'en sont-elles pas le critère? Rien n'est cruel à supporter comme l'exil quand il est imérité. Les Acadiens ne voulurent pas s'y conformer. Traqués comme des bêtes fauves, poursuivis comme des criminels, bannis de leurs demeures, dépouillés de leurs biens, ils revinrent! Pendant cinq années, vivant au sein des forêts profondes, se nourrissant de racines et de fruits sauvages, ils y endurèrent tous les maux inhérents à une aussi triste situation. Peu à peu ils se rapprochèrent des habitations, se mêlèrent à la foule. Le gouvernement aurait eu honte de les persécuter davantage; on les laissa libre. Cette population énergique reprit, petit à petit, une partie du terrain perdu, sans cependant jouir absolument de tous leurs droits d'hommes libres. L'histoire aura des flétrissures inconnues jusque-là pour les bourreaux de l'Acadie, les Lawrence, les Moysten, les Boscoven. La population acadienne se développa bientôt avec cette rapidité qui ne se retrouve que chez les races vertueuses. Elle compte près de 47,000 âmes dans la Nouvelle-Ecosse seulement! Méprisée, sinon proscrite; incapable de s'instruire faute d'écoles, reléguée à l'arrière-plan, la race acadienne lutta, avec une énergie indomptable, pour se maintenir et conserver intactes ses mœurs, sa religion et sa langue. Le Dr Tupper n'eut pas de préventions contre elle. Et en proposant son bill d'éducation, il enleva certaines restrictions. Chaque citoyen participait aux mêmes bienfaits, jouissait de la même liberté. Les entraves à sa foi étaient en grande partie écartés; plus de proscriptions à cause de sa nationalité ou de son langage. Le bill d'éducation plaçait tous les citoyens sur le même pied, les rangeait dans la même catégorie. Un pas de plus et tous les habitants du pays auraient été satisfaits de cette loi. Les catholiques, établis exclusivement sur une paroisse, en bénéficièrent, leurs revenus étant appliqués à leurs écoles. Mais ceux qui se trouvaient éparpillés au milieu des sectes dissidentes, se voyaient dans la pénible alternative ou de laisser leurs enfants grandir dans l'ignorance, ou de les

envoyer à des écoles indifférentes en matière religieuse. Ce fut là l'un des mauvais côtés de cette loi célèbre, auquel l'on remédia pourtant dans la pratique, par une grande tolérance. L'on regrette cependant que ce bill n'ait pas sanctionné, tout de suite et absolument, le principe des écoles séparées, comme venait de le faire le Haut-Canada et comme le Bas-Canada en avait depuis longtemps donné l'exemple. Ceci aurait, pour toujours, mis fin à toute cause de trouble relativement à cet important sujet. Un assez bon esprit prévaut aujourd'hui à la Nouvelle-Ecosse.

Des couvents nombreux surgirent depuis lors. Et la première société anglaise y envoya ses filles s'y instruire. Celles-ci en rapportèrent un esprit plus éclairé, moins fanatique, et aujourd'hui les représentants des diverses croyances ne se regardent plus comme des ennemis, à la Nouvelle-Ecosse. Plut au ciel que le Nouveau-Brunswick eût suivi cet exemple! Le Secrétaire Provincial embrasse d'un coup d'œil toute une situation, toutes les conséquences d'un acte, toutes les déductions d'un principe; il voit clair. Son esprit est vaste; il conçoit et il exécute. Les récriminations de la haine lui sont indifférentes, les cris de rage de l'intolérance ne l'effraient point. Voilà comment les hommes aux idées saines doivent comprendre la politique.

Les réformes scolaires étaient plus qu'urgentes: elles étaient d'une absolue nécessité. De fait, sur une population de plus de trois cent mille âmes, âgées de plus de cinq ans, plus d'un quart ne savait ni lire ni écrire! Sur quatre-vingt-trois mille enfants, de cinq à quinze ans, trente-six mille ne savaient pas lire! Trente-un mille seulement fréquentaient les écoles en 1863. Ainsi cinquante-deux mille enfants croupaient dans une ignorance complète au beau milieu du XIXe siècle! Et l'on se vante de nos progrès! Le nouveau bill d'éducation, en remédiant à ce triste état de choses, en fournissant un moyen équitable pour la répartition et la collection des impôts pour l'éducation, en mettant cette dernière à la portée du pauvre comme du riche,

en décentralisant le système suivi jusque-là, en favorisant l'établissement d'écoles nombreuses jusque dans les profondeurs les plus reculées du pays, rendit un immense service, révolutionna le pays dans le sens des lumières, du progrès intellectuel et moral. Ce résultat, si heureux pour la nation, est dû en grand partie au député de Cumberland. L'histoire lui rendra cette justice. Fais ce que dois advenir que pourra, devrait être le guide de tout véritable homme d'état.

XIII

Projet d'Union entre les Provinces Maritimes.

Ainsi qu'il a été dit: Le gouvernement devenait impossible dans les provinces, les partis politiques y étant à peu près également divisés, il s'ensuivait un état de malaise continuel et d'agitation constante. Des élections trop rapprochées les unes des autres étaient une source de corruption effrénée. La démoralisation se glissait partout. Les agents d'élection devenaient une plaie sociale. Les tarifs différentiels entre les diverses provinces, les obstacles qu'ils entretenaient contre les échanges commerciales entre les citoyens, toutes ces entraves faisaient désirer un changement nécessité par le développement des ressources et du commerce général. L'idée d'une Confédération n'était pas nouvelle. Les Etats-Unis l'avaient mise en pratique depuis près d'un siècle sur ce continent. L'on était satisfait de son fonctionnement. Au Canada l'on y songeait depuis longtemps. Des écrits remarquables avaient été faits sur ce sujet: ainsi l'opinion publique n'était pas pris au dépourvu. Le Dr Tupper en avait agité l'idée de toutes parts dans la Nouvelle-Ecosse: il avait prononcé de grands et d'éloquents discours; fait des conférences importantes sur la question.

Infatigable, jouissant d'une excellente santé à cette époque, dans toute la vigueur de l'âge et l'énergie de son tempérament, il faisait une lutte de géant aux adversaires de son projet favori. M. Howe ne se montrait pas moins actif non plus. Les rencontres de ces deux hommes

étaient toujours l'occasion de tournois éloquentes, sans cesse renouvelés. Les témoins de ces luttes affirment n'avoir jamais entendu rien de plus entraînant, de plus fort, de plus éloquent ; ce fut l'âge d'or de la tribune néo-écossaise. Les journaux se faisant l'écho de l'opinion publique, étaient remplis du bruit de ces luttes. Avant d'en arriver à la discussion de la confédération, l'assemblée de la Nouvelle-Ecosse, le 28 mars 1864, sur proposition du Dr Tupper, adopta, sans division, le projet d'envoyer à Charlottetown une déléga-tion chargée de s'entendre sur les moyens à prendre pour unir, en un seul Gouvernement, toutes les Provinces Maritimes. Ce fut l'occasion de magnifiques débats dans l'assemblée législative. Parmi ceux qui s'y distinguèrent pour ou contre cette motion l'on compte les noms. Johnston et Tupper, MM. Shannon, Miller, (membre du Sénat du Canada), James McDonald (Juge en chef de la N. E.) McFarlane, C. J. Campbell, Longley, Hamilton, Churchill, Killam et Tobin. Nommer ces hommes célèbres, ces orateurs expérimentés, c'est dire que ce grand sujet fut traité sur toutes ses faces et avec toute la science voulue. Après avoir constaté que le projet d'unir les trois provinces avait toujours reçu l'appui cordial de toute la Chambre sans distinction de parti, l'Hon. Secrétaire Provincial, en soumettant ses résolutions à cet effet, dit qu'il ne proposait pas l'union mais la réunion de ces Provinces. L'île St-Jean ou du Prince-Edouard ayant été annexée en 1862 à l'Acadie, qui comprenait alors tout le territoire du Nouveau-Brunswick n'en fut séparée qu'en 1771 pour former un Gouvernement à part, à cause des difficultés de communication. Le Nouveau-Brunswick dut aussi se séparer de la Nouvelle-Ecosse en 1784. Ces raisons n'existent plus. Une confédération de toutes les provinces était très désirable, mais il n'y fallait pas songer pour le moment, vu la rivalité qui existait entre les deux grandes sections du Canada. Cependant les conditions du pays pourraient être bientôt changées, de manière à nécessiter une union plus intime entre toutes les possessions britanniques, placées au Nord des Etats-Unis. La

guerre que se livre actuellement les Américains peut avoir de désastreux résultats pour nous. Jusqu'ici la rivalité entre les Etats anti-esclavagistes et ceux favorables à l'esclavage fut notre protection. Victorieux, qui pourrait empêcher le nord de lancer ses légions contre nous pour se venger de l'Angleterre dont les sympathies lui sont adverses ; vaincu ; sans exaspération ne serait-elle pas encore plus dangereuse pour nous ? n'essayerait-il pas à reprendre du côté du Nord ce qu'il aurait perdu dans le Sud ? " Si cette Chambre, continue le Dr Tupper, contemplait une union avec le Canada, rien de plus sage pour en arriver là que de commencer par unir les trois provinces Maritimes. Bien que le Canada soit encore hostile à une telle mesure, je pense qu'avant longtemps il sera de son intérêt de se joindre à nous comme le moyen le plus efficace à la solution de ses difficultés actuelles. Et je suis heureux de le dire nos provinces, par leur étendue, leurs ressources, leur population, devront exercer une grande influence entre les deux grandes sections du Canada. Elles trouveraient ici ce qu'elles cherchent vainement chez elles : un peuple uni, vivant sous le même système de lois, jouissant des mêmes libertés civiles et religieuses, vivant les uns à côté des autres, sans hostilité de races ni de croyances. Nous leur offrons alors un territoire uni qui serait le lien de leur Union. Pour en arriver là il faut commencer d'abord par nous unir nous-mêmes." L'éloquent orateur fit voir l'inconvénient des temps différentiels et les difficultés qu'ils créaient au commerce entre les provinces, puis démontrait quelle force acquerrait une population d'un demi million réunie sur un territoire de 50,000 milles carrés et quelle influence elle obtiendrait en Europe, où les Etats sont si restreints. La confiance publique serait augmentée, les capitaux étrangers afflueraient, les dépenses législatives seraient restreintes et ces colonies arriveraient à la position que Dieu et la nature leur avaient assignées au milieu des nations. Puis il proposa la résolution suivante, identique à celle déjà adoptée par la législature du Nouveau-Brunswick. " Rés. it. : que

" son Excellence l'administrateur
 " du Gouvernement soit requis de
 " nommer des délégués ne devant
 " pas excéder le nombre de cinq,
 " pour conférer avec ceux du Nouveau-Brunswick et de l'île du Prince-Edouard, dans le but de régler les préliminaires d'un plan d'Union entre les provinces, sous un seul Gouvernement et une seule Législature, telle union ne devant prendre effet qu'après la sanction par les législatures des provinces y concernées et l'approbation de Sa Majesté la Reine." Déjà le 15 avril 1861, la législature de la Nouvelle-Ecosse, devançant toutes les autres, avait sanctionné une motion demandant au secrétaire des colonies de vouloir bien communiquer avec les diverses provinces dans le but de s'entendre sur une union entre elles. Le duc de Newcastle, le 6 juillet 1862, répliquait que cette mesure serait bien vue en Angleterre mais que l'initiative devait en être prise au sein des provinces concernées.

En attendant l'heure de la conférence de Charlottetown, la Chambre de la Nouvelle-Ecosse continua ses travaux jusqu'à son ajournement du 10 mai 1864. Un grand nombre de mesures importantes y furent sanctionnées. Parmi ces dernières : la consolidation et la révision des Statuts, la création d'une Cour d'Equité, l'enregistrement des actes des mariages, naissances et mortalités, la protection des pêcheries dans les rivières, l'administration des mines d'or et de charbon, l'amendement des lois de milice, le bill de l'éducation et les actes pourvoyant à l'extension des lignes de chemin de fer. Celle de Pictou fut cause d'un vif débat, dans lequel vingt-huit députés prirent part ! Les adversaires de l'hon. député de Cumberland l'accusèrent à ce sujet d'avoir profité de sa position dans le ministère pour s'enrichir aux dépens de sa province ! Heureusement pour l'hon. Dr Tupper, cette grave accusation ne fut jamais prouvée. Autrement c'était de nature à lui fermer tout accès à sa brillante carrière future. Si l'on doit être sévère pour ces hommes sans conscience et sans honneur qui abusent de leur position pour trafiquer des intérêts de leur pays, l'on doit aussi ne juger les accusés qu'avec la

plus grande réserve et sur des preuves irréfragables ; la malignité humaine s'attachant davantage aux hommes élevés en dignité, en rang, en influence. Trop souvent la censure contemporaine, comme du temps des Grecs, déchire la colombe et épargne le corbeau ! Du reste, le Dr Tupper opposa toujours un démenti formel à ces accusations. Restant sur la brèche il ne fuya jamais la discussion ; pas plus sur ce sujet que sur tout autre : le coupable a coutume d'agir différemment.

La grande réunion de Charlottetown était fixée au 1er septembre 1864. L'évènement fit grand bruit, l'Angleterre s'y intéressa ! Le Canada, qui avait vu passer quatre administrations en moins de trois ans, entrevit une lueur d'espérance, un moyen de sortir de l'impasse où il se trouvait acculé. Quoique avancé en âge et ne désirant pas se mêler de nouveau à la politique active, Sir Pascal Etienne Taché avait consenti, en 1864, sur les instances de Lord Monck, après l'insuccès de M. Ferguson Blair à former un gouvernement de coalition, à former une nouvelle administration. Son parti était compact. MM. Chapais, Alleyne et Abbott ayant même refusé d'entrer dans le cabinet-Blair, pour conserver leur allégeance à leur chef ! Le 14 juin, sur motion de M. Dorion, censurant le gouvernement d'avoir négligé de régler le prêt de \$100,000 fait par M. Galt à la cité de Montréal en 1859, le ministère, grâce à la défection de M. Dunkin et de M. Rankin, se trouva en minorité de deux voix. Le Gouverneur accorda la dissolution du parlement, mais l'hon. George Brown ayant trouvé bon d'entrer dans le ministère, cette dissolution n'eut pas lieu. Le Haut-Canada voulait encore la représentation au prorata de la population. Le Bas-Canada s'opposant à se suicider, l'on imagina de part et d'autre, comme remède, le projet d'une Confédération. La mesure devait être soumise à la session prochaine. Elle reçut l'appui d'une bonne partie des libéraux. Vers ce temps-là l'on apprit que la convention de Charlottetown devait avoir lieu. Le Canada demanda d'y être admis, ce qui fut agréé.—(A continuer).

Bibliographie.

LA CROIX

Sanctificatrice et Civilisatrice (1).

RELIGION. CIVILISATION. POLITIQUE.

Dans le chapitre intitulé : *La Croix sanctificatrice*, l'auteur suppose un instant la France privée de tous les dévouements, de tous les actes héroïques, de tous les chefs-d'œuvres artistiques et littéraires inspirés par l'amour de la Croix, et il se demande ce que serait la France réduite aux seules inspirations de la philosophie. Sa conclusion est facile, mais les détails de sa thèse sont palpitants.

Nous sommes heureux de pouvoir donner aux lecteurs de l'*Album des Familles* ces prémices.

I

.....

“ Pour le moment, prenons une nation chrétienne, comme elle est, telle qu'elle est, avec ses hommes et ses monuments, avec les œuvres des premiers, l'architecture et la destination des seconds, et efforçons-nous de la transformer, ou plutôt de la *rapetisser*, de la *dépeupler*, par l'imagination, en arrachant de son sein tous les actes de dévouement, toutes les œuvres artistiques et littéraires des hommes, toute la hardiesse, toute l'élégance des monuments, inspirés par la charité, par l'amour de la Croix.

“ Je m'en tiens à la France que je réduis ainsi... Alors (suivez bien ces détails, car ils sont importants pour le gain de ma cause), alors, il n'y aura plus en France un prêtre pour aller avec sa croix au chevet du moribond, recevoir ses derniers

aveux, avec son dernier soupir, et élever ses yeux au ciel.

“ Il n'y aura plus un prêtre pour recevoir le pécheur avec bonté, et, par la vertu de la croix, lui remettre ses fautes, au nom de Celui qui, pour les expier, a subi le supplice de la croix.

“ Il n'y aura plus un prêtre pour élever la jeunesse, lui enseigner ses devoirs envers Dieu, provoquer sa reconnaissance en lui montrant la Croix sur laquelle le Sauveur est mort, par amour pour les hommes, ses frères ; pour apprendre à la jeunesse ses devoirs envers le prochain ; pour lui dire que tous nous sommes les enfants du même père, que nous appelons : “ notre Père ” et que, par conséquent, nous devons nous aimer comme frères, nous entraider, nous assister dans nos besoins, puisque nous avons été rachetés par le même sang, répandu sur la croix.

“ Il n'y aura plus un prêtre pour enseigner à la jeunesse ses devoirs envers elle-même, pour lui dire de quel prix est son âme rachetée par le sang d'un Dieu mort sur la Croix. Et comme dans l'état actuel des choses les enfants n'entendent parler de Dieu, de la religion, ni dans la famille (car c'est le but qu'on veut atteindre, et on n'y est déjà que trop parvenu), ni dans les écoles tenues par des maîtres athées ; ils naîtront comme des animaux, seront élevés comme des animaux, vivront comme des animaux, satisfaisant leurs appétits sensuels ; car on ne dirigera jamais leurs aspirations vers le souverain bien qui est Dieu ; et ils mourront aussi comme des animaux, car ils ne demanderont pas, sur leur couche funèbre, les secours d'une religion qu'on ne leur aura pas appris à connaître. Leur dépouille mortelle ne reposera plus à l'ombre de la croix, ce qui évitera la peine d'enlever plus tard ce signe abhorré.

“ Il y aura beau avoir des malheureux, des affligés, des pauvres, enfin de toutes ces misères dont la terre est couverte, un prêtre n'apparaîtra plus jamais avec sa croix pour encourager, consoler les infortunés, secourir les pauvres,

(1) Un beau volume, actuellement sous presse, écrit par un des collaborateurs du *Rosier de Marie*, Paris—Prix 2 francs.

On pourra se procurer cet ouvrage en s'adressant à M. Charles BARTHELEMY, gérant du *Rosier de Marie*, 16, Passage Colbert, Paris.

prévenir le désespoir, en leur montrant Celui qui est mort sur la croix, et qui a été plus malheureux, plus affligé, plus pauvre, plus abandonné qu'eux, celui enfin dont l'âme a été triste jusqu'à la mort.

“ En un mot, il n'y aura plus de prêtres. On ne les verra plus, avec leurs croix, ni dans les églises qui n'existeront plus ; ni dans la famille qui regardera leur présence comme funeste, pestilentielle ; ni auprès des individus qui les fuiront avec horreur ; ni dans les cérémonies religieuses ; ni dans l'administration des sacrements, regardés comme de vaines formules ; ni dans les prières publiques provoquées pour la cessation des fléaux ; toutes choses qui jusque-là avaient encore été respectées par les hommes, mais qui désormais passeront pour de grossières superstitions, indignes d'un peuple civilisé, de républicains élevés à l'école de la pure raison.

“ Qu'on me permette ici une réflexion. On a remarqué dans l'histoire de tous les peuples, et surtout dans le tableau de leur décadence, que c'est précisément au moment où ils croient avoir le plus de raison et s'en servir plus à propos, qu'ils en ont le moins et en usent plus maladroitement. C'est la punition de l'orgueil et de la suffisance.

“ Je continue : le prêtre, donc, n'apparaîtra plus nulle part ; par conséquent la croix n'apparaîtra plus partout où il la porte. Pas de prêtres, pas de croix ; pas de croix, pas de prêtres, car ce sont deux individualités qui ne marchent jamais l'une sans l'autre.

“ Plaise à Dieu que le tableau que je viens de tracer ne soit pas une prophétie sur le sort de la France ; mais pour tout oeil clairvoyant, il est évident que nous marchons rapidement vers l'abîme de l'impiété et de l'athéisme, que Voltaire lui-même juge en ces termes : “ Si le monde était gouverné par l'athéisme, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.”

“ Mais les prêtres ne sont pas les seuls à porter, à vénérer la croix. Tous ceux qui se vouent au soulagement des malheureux, le font avec la croix qui les soutient dans leur pénible tâche, au nom de la croix, et par amour pour la croix : Ainsi agissent les Frères des écoles chrétiennes, les Religieuses de Saint-Vincent-de-Paul, ou qui se consacrent à l'éducation de la jeunesse si difficile de nos jours, ou que l'on rencontre dans les hôpitaux, dans les réduits les plus obscurs et les plus malsains, soignant les infirmités les plus dégoûtantes. On les chasse, elles reviennent ; elles sont infatigables !

“ Ah ! ces héros, ces héroïnes de la charité ont bien raison de s'inspirer de la Croix, car les exemples et les paroles d'un Dieu sont seuls capables d'arrêter l'infortuné sur la pente de l'abîme du désespoir. S'il n'est retenu par une croix, il y tombera infailliblement. Quelles consolations la philosophie peut-elle en effet donner à celui qui n'a plus rien à attendre sur la terre, rien à espérer du ciel ?

“ Avec la Croix disparaissent donc à peu près tous les bienfaiteurs de l'humanité, que ces bienfaiteurs vivent dans le monde, ou que, pour se consacrer plus exclusivement au soulagement des pauvres, à la consolation des affligés, ils se soient enrôlés dans quelque ordre religieux, renonçant à la famille et au soin de tout intérêt temporel.

II

“ En même temps que les œuvres de charité et de dévouement proprement dites, énumérez tout ce qui s'est fait dans les arts, dans la science, dans la littérature, et bannissez impitoyablement de la patrie tous ces chefs-d'œuvres. Comme vous avez fait le désert dans le champ de la compassion, de la charité, de l'héroïsme et du dévouement, vous le ferez de même dans les arts et la littérature : vous le ferez dans vos musées et dans vos bibliothèques.

“ En effet, tous les tableaux, et surtout tous les chefs-d'œuvre des grands maîtres que vous possédez dans vos galeries, sont nés sous

l'inspiration de la Croix. C'est la Croix qui a guidé, animé le pinceau de l'artiste. Dans ces peintures, la croix apparaît souvent comme objet principal, ou au moins comme décor indispensable. Que de *Christ en croix* ornent non seulement les murs des temples où la piété vient épancher son cœur ; mais encore les enceintes des monuments publics destinés aux usages civils ! Si ce n'est pas une croix qui figure précisément sur le tableau, ce dessin représente presque toujours quelque mystère de la religion, de la croix ; quelque sacrifice, quelque abnégation dictés par l'amour de la croix, toujours la vue de la scène du Calvaire, qui ont inspiré les artistes. On dirait que c'est toujours la Croix qui a tenu le pinceau dans les moindres détails de l'œuvre. Aujourd'hui, tout le monde en convient, nous n'avons plus de peintures, de scènes originales, magnifiques ; nous n'avons plus de peintres, parce que nous n'avons plus la folie, l'enthousiasme que faisait naître la Croix, source des chefs-d'œuvre artistiques, comme des grands actes qui étonnent l'humanité.

III

“ Vous ferez aussi le vide dans vos bibliothèques ; car, depuis la scène du Golgotha, tous les chefs-d'œuvre de littérature qui ont été composés, sont des ouvrages religieux. Quels sublimes littérateurs que les saints Pères et les écrivains ecclésiastiques pendant dix-huit siècles. Il ne manque rien à leur gloire, sous quelque point de vue que vous les considériez.

“ Les saints Pères savaient représenter admirablement dans leurs chaires, en face de leurs auditeurs, le Calvaire, tout arrosé, dans son parcours, du sang d'un Dieu, et baigné des larmes de sa Mère. Ils comptaient chaque goutte de sang, ils comptaient chaque larme, et indiquaient le lieu où l'une et l'autre avaient coulé. Dans leur style frappant, grandiose, harmonieux, imitatif, tout empreint d'une tristesse divine ; dans leurs phrases sonores, compassées, coupées, imparfaites, on entend vibrer les fouets, les marteaux frapper, les clous s'enfoncer, la victime gémir,

les chairs se déchirer, et tout son corps frissonner du frisson de la mort. On entend blasphémer les Juifs et hurler les bourreaux. Puis, ces orateurs sacrés, de leur main vénérable et majestueuse, si pleine de bonnes œuvres, imposée sur la tête des fideles, leur indiquaient d'une manière frappante, *inoubliable*, les stations où succomba le Sauveur sous le poids de sa croix, où il rencontra les saintes femmes, où il rencontra sa Mere. . . . Oh ! qu'ils sont beaux les passages des saints Pères, lorsque ces grands génies se mettent pieusement en admiration devant la Croix !

“ Non, il ne manque rien à la gloire des écrivains religieux, sous quelque point de vue que vous les considérez.

“ Comptez, si vous le pouvez, tous les *Traité de la Croix* et tous les livres qui ont été composés à son ombre. Comptez tous ses philosophes, tous ses apologistes, tous ses orateurs, tous ses controversistes, tous ses historiens, tous ses poètes ! Quelle imposante armée de savants et d'hommes de génie !

“ Apparaissent vers la fin de cette longue période, ô Descartes, ô Malebranche, ô Bossuet, ô Bourdaloue, ô Massillon, ô Fénelon, ô Corneille, ô Racine, ô Chateaubriand ! Notre langue s'est-elle jamais enrichie, éternelle de chefs-d'œuvre comparables à ceux que vous avez produits ? Et lors même que vous ne traitez pas explicitement de la croix et de la religion, n'étaient-ce pas ces deux grandes et éloquents maîtresses qui conduisaient votre plume, dans le développement de vos plus beaux, de vos plus nobles, de vos plus fiers caractères, de vos plus gracieuses descriptions, et même de vos plus graves et plus grandioses périodes ? Oui, c'est vous, Bossuet, qui avez fait sortir notre langue de sa quasi-barbarie ! C'est vous, Racine, qui nous avez révélé toute la pureté, toute l'harmonie des vers ! ”

L'auteur démontre ensuite, qu'en dehors des ouvrages religieux, composés à l'ombre de la Croix, nous n'avons ni ouvrages scientifiques,

ni ouvrages philosophiques transcendants ; ni orateurs éloquents et suivis, ni poésie véritablement inspirée, ni philosophie solide. Il passe en revue, pour prouver sa thèse, les diverses œuvres profanes de tous les siècles. Suit une longue étude sur les *Romans* au dix-neuvième siècle. -

Mais, nous en avons assez dit pour montrer l'importance et l'opportunité de cet ouvrage.

— 000 —

{Pour l'Album des Familles}

—

CONTES IRONIQUES

PAR

CHARLES BUET

Un beau volume de 296 pages, illustré de 18 vignettes par Alexis Lemaitre. Paris, imprimerie Trosse, 1883.—Prix 3 f. 50 c.

Ce n'est pas la première fois que nous avons l'occasion de parler de Chs Buet dans cette Revue. Nos lecteurs connaissent déjà ses *Histoires Cosmopolites* et ses *Contes à l'Eau de Rose*. La réputation littéraire de notre ami Buet a marché rapidement. C'est aujourd'hui le vindex de la *Comédie Politique*, l'auteur applaudi du *Prêtre*, l'écrivain “ monthyonne ” qui vient de faire paraître les *Contes Ironiques*. La tâche du critique se trouve ainsi simplifiée ; nous n'avons besoin de parler ni de son talent de conteur ni de ses mérites de psychologue.

Nous sommes du petit nombre de ces difficiles qui préfèrent un bon sonnet à un long poème et qui donneraient tous les romans des modernistes pour une simple nouvelle de 20 pages, pourvu que dans ces 20 pages il n'y ait que les 640 lignes strictement et absolument nécessaires au développement de l'action. Le conte n'est qu'un sonnet en prose. On le lit facilement, mais on l'écrit avec peine. Quand on l'a écrit, il faut que l'auteur en soit content ou qu'il le brûle séance tenante. Quand on l'a lu il

faut que le lecteur ait envie de le relire ou qu'il repousse le livre avec fatigue. Il n'y a pas de milieu. Je suis sûr que Buet a eu beaucoup de peine à parachever ses dix-huit *Ironiques* avant d'en être satisfait, cela fait son éloge. Quant à moi, après les avoir lus, je les ai relus. L'éloge est bilatéral.

Charles Buet est un conteur tout personnel. Sa personnalité se révèle dans les sujets qu'il traite, dans la langue qu'il assouplit aux besoins de sa pensée, dans le style qui lui appartient en propre, dans les étincelles de son âme et dans les paillettes de son esprit, dont il pique la robe un peu trop étoffée, où se drapent ses conceptions. Il est aussi soucieux de la mise en scène que du mobilier de son appartement. Son style, plein de grâce, de force et de coloris, a tantôt la limpidité suave de l'opale noyée dans l'azur, tantôt l'éclat brusque et énergique d'un émail polychrome. Ses personnages sont bien dessinés et les caractères vigoureusement soutenus ; ses femmes, bien qu'un peu uniformes et calquées sur le même patron, sont presque toujours des profils d'une délicatesse rare ; on ne peut tout au plus que les accuser de froideur ; ce sont des camées.

Il est bien entendu que ces Contes n'ont d'ironique que le titre. Il y a là des sujets parisiens, des sujets fantastiques, des sujets catholiques et des études finement esquissées. Après une préface sous forme de souvenirs lyriques, sur laquelle nous n'avons pas à nous prononcer, parce que notre nom est en cause dans l'épigraphe, le recueil s'ouvre par un récit d'un puissant intérêt dramatique : *Dieu dans un bouge*, où la figure d'un prêtre, cette figure modeste et sublime, dont Buet s'est fait le peintre et l'apologiste, apparaît plus grande encore par le contraste du cadre. Ici Dieu pardonne à la courtisane repentante ; sous la *Soutane aux Orties* la mère du prêtre apostat repousse avec horreur son fils qui l'implore, et dans le *Castellaccio* la fille de l'homme assassiné laisse mourir désespéré le meurtrier qui avoue son crime. Les hommes valent bien leur réputation.

Les sujets parisiens ont une allure plus vive, plus dégagée.

L'Enfant Noir, La Malcy, Auguste, Mon Sorcier, La Petite Reine Mab, La Joyeuse Journée de Mai, Cinq Louis, sont des études vraies et habilement saisies. *L'Anex de la Patrie* est admirable dans sa simplicité ; *l'Histoire d'une corbeille d'Œufs Rouges* ressemble à un conte de Noël ; le *Docteur Symmachus* et *l'Image d'Epinal* donnent la chair de poule. Nous ne parlons pas de la *Princesse Olympe*, satire pétillante d'esprit et devenue mordante. Quand à *l'Homme qui veut de l'argent*, c'est tout bonnement la perle de ce riche écrivain.

Le crayon élégant et spirituel d'Alexis Lemaitre a illustré ce volume si original, et M. Trosse, l'éditeur sympathique et bien connu du Théâtre Français, a fait preuve de bon goût et d'un véritable sens artistique, dont il est d'ailleurs coutumier. Le livre aura le succès qu'il mérite et que nous lui souhaitons de tout cœur.

GODEFROY DE CROLLALANZA,
Chevalier.

— 000 —

Noces d'or de M. Chas Ed. Poiné, vicaire-général, et curé de Ste-Anne la Pocatière. Brochure de 108 pages, imprimée par M. Firmin Prœulx.

Nous avons reçu cette très intéressante brochure, qui relate la chaleureuse et touchante démonstration faite en l'honneur de ce digne vétéran du sanctuaire, laquelle restera mémorable dans l'histoire de la paroisse et du collège Ste-Anne, ainsi que dans la mémoire des habitants de l'endroit.

Cette grande fête de la reconnaissance avait donc pour but d'offrir l'hommage le plus sympathique au vénérable M. Poiré, pour la longue et fructueuse carrière parcourue comme pasteur des âmes, protecteur de l'éducation, et ami de la colonisation.

Considérant, en effet, que l'éducation de la jeunesse doit être avant tout l'œuvre par excellence du prêtre, le Rév. M. Poiré n'a cessé de se dévouer à cet apostolat glorieux, en aidant matériellement et intellectuellement au développement de cette noble cause de l'éducation, surtout dans les temps difficiles.

— 000 —

Monographies

[Pour l'Album des Familles.]

LA PAPAUTE

Parmi les souverains pontifes qui ont gouverné l'Eglise catholique, on en compte soixante-quatorze auxquels sont rendus les honneurs dus aux saints : trente-et-un martyrs et quarante-trois confesseurs. S. Agathon, dont le règne eut lieu à la fin du septième siècle, a été le seul Pape centenaire et le seul auquel, après St Pierre, on eût pu donner le titre de thaumaturge. S. Agathon mourut âgé de cent sept ans.

Les papes ont été choisis dans tous les rangs et toutes les classes de la société ; et si beaucoup ont eu une noble origine et une grande fortune, d'autres sont partis de l'obscurité pour arriver au faite des honneurs et des dignités.

Sixte IV était le fils d'un pécheur ;

Alexandre V, né de parents pauvres, dut mandier de porte en porte, pendant ses premières années ;

Adrien IV, pape anglais, fut abandonné par son père et eut à vivre d'aumônes jusqu'à son passage en France, où, de simple domestique dans un couvent, il s'éleva par degrés, grâce à son intelligence et à ses vertus ;

Le père de Sixte-Quint était journalier, sa mère domestique et sa sœur blanchisseuse ;

St Célestin V eut pour père un laboureur ;

Benoit XI, un boulanger ;

Urbain IV, un cordonnier, et Grégoire VII, un charpentier.

Cinq papes avaient étudié la médecine avant de recevoir les saints ordres. Le père de Paul V était un patricien de Sienne, et, de même, Eugène IV, Grégoire XII et Alexandre VII appartenaient à des familles patriciennes de Venise.

Ainsi, toutes les conditions ont, tour à tour, grâce à l'intervention de la divine Providence, donné à

l'Eglise son chef souverain, recevant de Dieu même sa principauté, sa autorité et sa puissance.

Parmi toutes les dignités et les puissances de ce monde, il n'en est aucune, sans doute, qui procède autrement que par Dieu, dans la conscience des peuples, le respect et l'autorité qui les constituent. Mais aucune ne prétend tenir et ne tient en fait la place de Jésus-Christ. Aucune ne représente sa personne sacrée, ne continue l'œuvre fondée de ses propres mains ; aucune, par conséquent, n'approche de l'élévation de la primauté pontificale. Du reste, n'y eût-il que l'honneur de continuer la plus ancienne et la plus auguste des dynasties, à qui, sous ce rapport, peut être comparée la dignité papale ? Qu'on cherche un empire plus grand que l'Eglise catholique ; une œuvre plus éprouvée et plus forte contre le temps que celle des pontifes romains ; des monarques plus grands que leurs beaux génies ; une série aussi longue de souverains à qui les générations ne doivent que des bienfaits ; à qui les siècles n'osent pas jeter le défi ; pour qui l'histoire ne porte point de ces pages rouges de sang, noires de crimes, retentissantes de malédictions. On peut en vain consulter le passé ou chercher dans le présent : nulle couronne n'est aussi glorieuse que la tiare.

Or Dieu a voulu que la tiare fut portée par le pauvre aussi bien que par le riche, par l'enfant du peuple aussi bien que par l'illustre descendant des nobles et des princes.

Ceux qui prétendent que l'Eglise catholique s'est inféodée à telle ou telle forme de gouvernement, aux monarchies ou aux empires plutôt qu'aux républiques, se trompent grossièrement et n'hésitent pas devant un mensonge impudent. L'Eglise, à l'exemple de son divin fondateur et maître, ne fait pas acception de personne. Accessible à tous et sachant se conformer aux temps et aux circonstances, elle ne demande que sa liberté ; la liberté d'agir et de faire le bien.

J. B * *

— 000 —

LE PRETRE

Lorsque, de nos jours, le mépris le plus acrimonieux et l'outrage le plus sanglant s'attachent à flétrir le caractère du prêtre qui surnage toujours avec l'auréole de ses gloires, sur les débris de tant de choses, il n'est pas inutile, pour le défendre, de le venger publiquement des insultes qu'on lui inflige. C'est ainsi que tôt ou tard se fait jour la vérité plus éloquent que tous les raisonnements dont on essaie de la flétrir.

Qu'on ne s'étonne pas maintenant, dans le monde, de ces vies exceptionnelles qui passent et se consomment dans les sphères acerbes de l'ingratitude, de l'ignorance et de l'abjection. Le monde ne sait pas que, pour dominer, comme un puissant triomphateur, les vagues et les tempêtes que le siècle amasse contre le sacerdoce, celui-ci puise sa force et sa grandeur aux fontaines toujours abondantes d'une religion qui élève et console. L'autel, le sanctuaire sur lequel plane, comme une bénédiction permanente, l'image de Jésus crucifié, et où chaque jour, le prêtre va chercher la fortitude et la vraie inspiration ; l'asile de la prière où s'épandent tant de ferveurs et où coulent tant de larmes ignorées ; cette Vierge aux yeux noyés de pleurs près de la croix de son Fils expirant ; quels trésors, quels encouragements pour une vie soumise aux épreuves de la méchanceté humaine, pour l'âme du prêtre surtout, qui sait porter le poids des humiliations dont on le sature, et qui se résigne sous l'œil de Dieu, aux vastes ennuis d'un isolement où tout semble l'abandonner, moins le ciel qui lui prépare sa couronne de martyr !

D'un autre côté, ce qui suffit pour la consolation des âmes ainsi éprouvées, c'est l'estime de certains hommes que la passion inspire bien moins que la vérité. Grâce à Dieu, notre siècle possède encore, avec un saint orgueil, quelques grands et vivaces caractères qui distinguent le génie du bien parmi les erreurs qui nous environnent, et les gloires de la vertu parmi les mensonges et les fausses doctrines

qu'on inocule de toutes parts à une génération trop crédule.

Quand un homme s'est établi hardiment sur les hauteurs d'une montagne et y règne comme un souverain, il ne peut être atteint par les vaines menaces et les calomnies qui grondent en bas. La sérénité ne déserte pas sa grande âme. Loin de là, sa vertu s'élève toujours. Et lorsqu'une main divine fait briller une couronne dans les sphères tourmentées de la vie, son resplendissement semble donner un lustre de plus au triomphe qui s'en embellit. C'est bien la gloire la plus pompeuse qui se reflète pour le chrétien et le prêtre sur ce Capitole du génie, du dévouement et de la sainteté ; et c'est bien sur ce sommet inaccessible aux orages de la terre que l'immortalité inscrit en lettres d'or les noms à jamais bénis des vrais héros de la foi et du catholicisme ; c'est bien chez eux, aussi, qu'on trouve selon le sage, cette belle et chaste génération qui s'avance dans les routes du monde, portant dans ses mains le flambeau de la civilisation et de la vertu, et qui a conquis près de Dieu et aux yeux des hommes une mémoire immortelle !

L'abbé J. M. D***

— ooo —

NOBLES ASPIRATIONS

D'UN

CURE DE CAMPAGNE.

—

Ce qui se dit à propos de Paris, dans l'article qui suit, peut aussi bien convenir aux villes du Canada, et c'est pourquoi nous le reproduisons.

Mais laissons parler le vénérable prêtre de la France.

Je mourrai sans avoir vu Paris, sans nul désir de le voir. J'ai enterré tant d'hommes qui avaient fait le tour du monde et qui n'ont rencontré Dieu qu'ici !

Quand je quitterai la terre, ma curiosité sera satisfaite et mon

cœur content. En attendant le ciel, mes yeux ont contemplé assez de merveilles.

J'entends parler de vos obélisques, de vos colonnes, de vos palais en pierres dentelées. Valent-ils nos rochers que la mer a creusés et travaillés six mille ans ?

Vos places publiques illuminées au gaz ont-elles l'étendue de nos plages éclairées des étoiles ? Votre macadam arrosé vous paraît-il plus beau que nos sables fins ?

Vous aimez vos pièces d'eau grandes comme la main et vos petits filets jaillissants. J'ai vu la mer lancer jusque sur nos falaises des navires armés !

Mais ces divins silences de la mer et des champs tranquilles, et la douceur des aurores, et la splendeur des soleils couchants, où les trouvez-vous ?

Tous les ans de ma vie, j'ai vu les fleurs du printemps et la verte vigueur de l'été ; j'ai vu les couleurs variées et les beaux déclinés de l'automne.

Tous les ans de ma vie, j'ai vu la blancheur de la neige, et nos champs endormis sous ce manteau d'hermine ne le quitter que pour vêtir leur robe de printemps.

Ce n'est pas un spectacle monotone. Vingt fois par an la terre change de parure ; l'on admire une variété sans limite dans cette invariable harmonie.

C'est l'œuvre de Dieu, que j'ai vue tous les jours et à toutes les heures de la nuit.

Et maintenant que mes pas sont lourds et que mes yeux sont affaiblis, je vois encore ces beautés ; elles me parlent encore, elles me ravissent encore.

Mon vieux cœur bondit encore dans ma poitrine. Je reconnais toutes les voix qui parlaient à ma jeunesse, qui lui parlaient de la grandeur de mon Dieu ;

Et mon sang, que l'âge devrait avoir glacé, bouillonne encore, et mes yeux se mouillent de larmes heureuses, et je m'écrie : O Dieu ! que vos œuvres sont belles !

Je me suis fait dépeindre votre Paris : les quais sont bien alignés ; la rivière roule de la boue et des petits bateaux dans une rigole de moellons.

Il n'y a que de hautes maisons ; personne n'habite seul sa maison ni même son étage. On a du monde sur la tête, du monde sous ses pieds.

Partout l'œil d'un voisin que l'on ne connaît pas ; partout la foule et la presse. Les voitures se coupent, se heurtent, font vacarme.

Il y a tant de police qu'il faut bien juger qu'on est entouré de malfaiteurs. Vous n'ouvrez guère les yeux sans voir quelque spectacle flétrissant.

Les rues sont pleines de boutiques, les boutiques pleines de rareté. Beaucoup de meubles, beaucoup de rubans et d'étoffes, beaucoup d'orfèvrerie.

Là, tout ce qui peut tenter la passion de l'homme s'étale en abondance. L'orgueil court partout, l'envie s'éveille partout, Dieu se cache.

Non, je ne veux point voir cela, et je remercie Dieu de ne l'avoir point vu.

Je le remercie sept fois et septante fois sept fois de m'avoir tenu dans mes sables lavés par la mer pure, dans mes rochers fleuris de coquillages et de passe-pierre, dans mes champs embaumés ;

Dans les rues de mon village, où je marche sur l'herbe ; dans mes sentiers ombragés de beaux arbres, mes chers sentiers verts et sombres !

Là vous trouvez le houx et la noble épine qui fleurissent en leur temps. Le chèvrefeuille, la clématite, le lierre, la vigne sauvage pendent en festons joyeux.

Comptez ces fleurs, depuis l'humble touffe de véronique jusqu'à cette haute et fière grappe de bouillon blanc qui s'épanouit sur sa tige de velours ;

Pervenche, liseron, glaieul, bouton d'or, et la graminée élégante, et l'églantine blanche et rose, et les diamants de la rosée du matin !

Et les insectes d'émeraude, et les papillons volants, et les lézards fuyants, et les oiseaux chantants ! Quelle boutique d'orfèvre est aussi riche qu'une de nos haies ?

Je remercie Dieu, je le remercie-rais tous les jours de ma vie, de

m'avoir fait vivre dans ma maison basse, au pied de mon église.

J'ai tenu ma fenêtre ouverte pour voir mes voisins et pour en être vu. J'ai tenu ma porte ouverte nuit et jour.

Jamais la tristesse et le malheur ne sont entrés que pour être consolés, jamais le crime n'est entré que pour se repentir.

Que d'amis chers ont franchi mon seuil ! que de riches cœurs dans ces humbles salles ! que ma table boiteuse a vu d'aimables festins !

Mais, ni chez moi ni dans aucune maison du village, jamais le bruit insensé des fêtes n'a couvert les tintements de l'Angelus, qui sonne trois fois chaque jour.

Jamais la prière n'a été chassée comme un hôte opportun. Elle frappe, les cœurs s'ouvrent. Entrez, Vierge Marie ; entrez, Seigneur Jésus !

Après les amis, après les pauvres, après les cœurs affligés et les cœurs repentants, escortée encore par la prière, un jour, bientôt, la mort entrera.

Viens, mort ! Puisque Dieu t'envoie, sois la bienvenue. Fais ton office. Mais ce n'est pas chez nous que tu pourras triompher et railler.

Tu tiens une faux pour faucher, tu tiens un marteau pour briser. De ta faux tu coupes le fil de la vie ; de ton marteau tu brises nos hochets.

Tu les brises et tu les disperses ; tu brises les coffres-forts, et l'or amassé se répand ; tu ouvres aux héritiers la porte fermée aux pauvres.

Le moribond te regarde faire. Tout ce qu'il a ramassé avec tant de peine, quelquefois même au prix de son âme, tu le prends.

Il te regarde faire et il pleure : " Quoi ! mes ameublements si riches, mes tableaux, mes vases de prix, mes bijoux, faut-il donc quitter tout cela ?

— Tout, " répond la mort railleuse ; " et les enseignes de tes dignités, tes croix, tes rubans, tes habits brodés d'or, je les déchire ou je les mets en vente.

" Je viens t'arracher de ton palais, où mille frivolités insultent à la gravité de la mort ; je viens t'arracher de ton lit somptueux et t'enfermer nu dans un cercueil. "

Mais dans nos cabanes, ô triomphante ! quand tu viens prendre la pauvre dépouille qui t'appartient et tu devras rendre un jour ;

Quand ta faux a coupé le fil usé de la vie, que te reste-t-il à faire ? que penses-tu pouvoir encore piller !

Mes meubles sont ceux que j'ai trouvés en entrant ici, il y a cinquante ans. J'ai mis en sûreté mes livres : je les ai donnés. J'ai donné mon argent.

Ma robe rapiécée et mon étole dédorée, je les emporterai dans la tombe. Mon âme s'échappera et s'en ira vers Dieu.

Et lorsqu'au jour des suprêmes justices, la voie de l'ange retentira ; lorsque la voix du héraut de Dieu, réveillant tous les morts, leur dira : " Debout ! "

Ma pauvre soutane rapiécée paraîtra comme une pourpre brillante ; ma pauvre étole usée lancera d'éternels rayons !

— 000 —

Hymne à Marie

Pourquoi n'es-tu point, ô ma lyre,
Le doux frémissement des eaux ;
Pourquoi n'es-tu point le zéphyre
Qui murmure dans les rameaux ?

Je te dirais : Offre à Marie,
Tes sons les plus mélodieux.
Offre à cette Mère chérie
Tes accords les plus gracieux

Ecoutez, écoutez, rivages,
Vallons, montagnes et vous, flots !
Ecoutez, collines et plages,
De mon luth les faibles échos.

C'est l'amour qui remplit mon âme,
O Vierge qui régnez aux cieux,
J'en veux chanter toute la flamme,
Dire l'accent délicieux

Le soleil devant vous s'efface,
Il perd sa brillante beauté.
Mes yeux soudain perdent sa trace,
Dans la céleste immensité

La lune à la blanche lumière
Devant vous pâlit dans le ciel,
Elle aussi bientôt tout entière
S'obscurcit. Vierge d'Israël !

Plus belle que la belle rose,
La reine de toutes les fleurs,
Vous m'apparaissez seule éclore
Pour charmer, rejouer les cœurs !

A vous donc les chants de mon âme,
A vous ses rêves, ses amours,
A vous seule toute ma flamme
Aujourd'hui, demain et toujours.

L'abbé ALBERT BASSAGET,
professeur au collège de l'Immaculée-
Conception, Sommières (Gard).

Récréations.

Le langage des Fleurs.

Chez tous les peuples, les fleurs ont été employées pour exprimer des sentiments divers. Dans l'ancien comme dans le nouveau monde, nous aimons les fleurs, et leur langage élégant et significatif est singulièrement apprécié, surtout par les intelligences tendres et aimantes.

Nous nous bornerons, pour aujourd'hui, qu'aux fleurs suivantes :

L'*Amunthe*, signifie : bonheur, immortalité.

Le *Baume*, annonce la sympathie, la prudence.

Le *Camélia*, exprime la coquetterie, l'inconstance.

Le *Trefle*, indique l'industrie, la prospérité.

Le *Convolvulus*, est l'emblème d'une heureuse mort.

Le *Cyprès*, désigne le deuil, la douleur dans l'âme.

Le *Geranium*, dit félicité, préférence, bon goût.

L'*Hyacinthe*, indique la jalousie, l'égoïsme.

Le *Lilas*, désigne la jeunesse, la première émotion d'amour chaste, la pureté, la modestie.

La *Mignonette*, annonce les charmes de l'esprit et du cœur, l'hospitalité, l'affection.

La *Rose*, exprime la beauté, la douceur, la grâce.

La *Tulipe*, signifie déclaration d'amour.

La *Violette*, dit fidélité, amour, constance et modestie.

— 000 —

Le langage des Pierres.

Ce langage n'est ni aussi étendu, cela se comprend, ni autant significatif que celui des fleurs. Nous ferons, toutefois, connaître ceux-ci :

Le *Diamant*, veut dire pureté, foi, fidélité, joie. C'est la pierre de réconciliation. Si on veut faire cesser une brouille ou une peine, on portera ses boutons de diamant pour retrouver le cœur perdu.

La *Perte*, si douce, si adorablement seyante, signifie larmes. Il faut croire que toutes les femmes aiment à pleurer, car toutes portent des perles.

Le *Rubis*, exprime l'amour brûlant, la charité. Il pâlit quand un malheur menace celle qui le possède.

La *Turquoise* préserve des chutes et de la mort violente, elle signifie sincérité, constance.

Le *Saphir* dit félicité, loyauté.

La *Topaze* est l'emblème de la richesse, elle est la *Pierre d'or* des anciens.

L'*Hyacinthe* signifie enthousiasme.

L'*Améthyste*, qui a la couleur des martyrs, signifie passion, souffrance. Et pourtant, elle préserve de l'ivresse..... physique et morale.

L'*Emeraude* veut dire espérance, immortalité, victoire. C'est la *Pierre des vierges*.

Le *Jade* signifie en Chine, *hionan tschin* (profonde vérité), et guérit des maux de reins.

L'*Opale*, rend impressionnable, il anime ou éteint les feux, recrée le cœur.

L'*Aigue-marine* signifie inconstance. Sa couleur est changeante, en effet.

Les *Agates* cornaline, sardaine, aventurine, etc., etc., éloignent la peste.

Enfin le *Jais* est le symbole du favoritisme.

— 000 —

Le langage des Oiseaux.

Le *Coq* parle la langue de ses poules, de plus il chante sa vaillance et sa gloire.

Le *Chardonneret*, la *Linotte*, la *Fauvette* ne chantent pas leurs amours.

Le *Pinson* chante son amour et son talent réel.

L'*Alouette* entonne un hymne à la gloire de la nature, en plein ciel : sa femelle l'écoute et l'admire, blottie dans les blés.

L'*Hirondelle*, toute tendresse, toute affection, chante rarement seule, mais en duo, en trio, en quatuor, et en autant de partie qu'il y a de membres dans la famille ; sa gamme n'a que peu d'étendue et pourtant son gazouillis est plein de charme.

Le *Rossignol* se pose sur une branche voisine de celle qui porte son nid, un peu au-dessus et, battant la mesure avec ses ailes, il distrait sa compagne des soins

pénibles de l'incubation, en lui chantant ce qu'il sait de plus beau.

Le *Serin* chante son amour-propre.

— 000 —

Les harmonies de la Création.

Rien ici-bas n'existe sans avoir un but dans la création et dans la pensée de Dieu.

Le pin altier, où viennent se jouer le vent et la brise du soir, est destiné aux flots et aux périls de la mer ; il en imite tous les mugissements, tantôt terribles et tantôt calmes comme le murmure du fleuve paisible coulant ses eaux limpides sous ses rives verdoyantes.

Le chêne, le roi des forêts, est destiné à soutenir les lourds fardeaux d'une gigantesque construction.

L'olivier porte dans ses fruits, en forme de petits tonneaux, l'huile précieuse qui embaume et adoucit nos douleurs et guérit nos blessures.

Le tilleul borde nos longues avenues du manoir, et ses fleurs recueillies avec soin, servent à calmer nos irritations organiques.

Le cèdre du Liban couronne d'une majesté royale la cime de nos plus hautes montagnes.

Et si nous abaïssons nos yeux vers le règne des fleurs, que d'arbustes, que de plantes nombreuses, que de ressources rassemblées pour secourir l'homme !

Le gracieux bleuet qui égaye nos vastes champs de blé, et en rompt la monotonie, sert à guérir nos yeux fatigués, son eau salubre rafraîchit la vue échauffée par les ardeurs d'un soleil brûlant.

L'humble violette, cachée sous l'herbe d'un buisson, non seulement répand autour d'elle des suaves parfums printaniers, mais elle apaise dans son emploi les douleurs de la poitrine.

L'aubépine, quand reviennent les beaux jours du printemps, couvre de son éclatante blancheur les sentiers de nos hameaux comme d'un manteau virginal ; elle nourrit par ses fruits une peuplade d'oiseaux, et ses fleurs ont une puissance mystérieuse.

Même les plantes les plus vénéneuses sont utiles à l'homme et ont leur destinée ; mais pour celles-ci,

le Créateur les a environnées d'innombrables précautions, qui démontrent qu'il les a créées pour nous, en nous avertissant du danger qu'elles portent avec elles.

Si nous ne connaissons pas l'emploi de chaque fruit et la vertu de chaque plante, n'oublions pas, cependant, que le moindre brin d'herbe et la moindre fleur de nos champs ont une destinée particulière; aussi, pour multiplier ces serviteurs nécessaires, que la nature use de moyens admirables! Une sollicitude paternelle semble présider à ce travail sublime, et quand les hommes sont impuissants à seconder Dieu dans son action providentielle, les vents, la brise deviennent les agents de cet immense reproduction. Les oiseaux, ces gentils voyageurs, transportent les graines de ces fruits et de ces fleurs dans les régions les plus inconnues. La fente des rochers, le tronc des arbres, la corniche poudreuse des ruines recevront ainsi leurs ornements naturels et les plantes utiles à l'homme.

Au delà des mers, le passereau sèmera la graine qui l'a nourri. Quelle main a planté ce chêne sur le pic inaccessible que voilà! Comment l'homme a-t-il pu couronner de châtaigniers puissants, cette aiguille de granit? C'est le loir, le hérisson, le mulot qui se sont chargés de ce soin.

Dans l'étude que nous venons de faire des harmonies de la nature, nous avons vu l'utilité, l'emploi, et la destinée de chaque chose dans la création, lesquelles nous démontrent que tout a une fin et l'homme une destinée.

— 000 —

PENSÉES.

Rien n'est constant dans le monde, ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées.

(MASSILLON).

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent.

(LA ROCHEFOUCAULD).

Reproductions.

LES COLONS

DE

LAC MEGANTIC.

I

Rien n'est beau comme le progrès,—s'écrie le *Pionnier* de Sherbrooke,—rien n'est sublime comme le travail; l'un démontre la bénédiction du ciel accordée à ceux qui travaillent et marchent hardiment dans la voie du progrès et de la prospérité; l'autre dénote beaucoup de courage, de dévouement et d'abnégation. Il en faut plus qu'on ne pense du courage, du dévouement et de l'abnégation, pour être colon dans le vrai sens du mot; et, n'en doutons pas, n'est pas colon qui veut. Pour être bon défricheur, il faut être fort, vigoureux, robuste, absolument déterminé à vaincre tous les obstacles qui se présentent—et, certes, ils se présentent en plus grand nombre qu'on ne le croit généralement—et surtout persévérant jusqu'aux extrêmes limites.

Telles sont les qualités qui distinguent pardessus tout ceux qui parviennent à se faire, à force de travail, de sacrifices et de privations, un établissement convenable dans la forêt. Telles sont celles qu'on remarquait chez les douze braves zouaves pontificaux qui, en 1871, après avoir servi si noblement et avec tant de grandeur d'âme, la belle et sainte cause de l'Eglise, abattaient sur les bords enchanteurs du Lac Mégantic, dans le Canton de Marston, le premier arbre, entendaient la première messe et fondaient Piopolis, qui est maintenant devenue l'une des belles paroisses du diocèse de Sherbrooke, sous le nom de St. Zénon de Piopolis.

II

En 1874, lorsque le curé actuel, le Révérend M. Cousineau, prenait la direction de cette paroisse, il n'y avait alors que 42 familles, dont 37

à Piopolis et 5 à Ditchfield, et l'on avait pour chapelle que la maison construite en 1871, pour loger les douze premiers colons.

Ste Agnès, St Augustin de Woburn et St Léon de Marston, qui sont maintenant desservies par M. le curé de Piopolis, n'existaient pas encore. On voit à présent, à Piopolis, près de la première maison qui y fut construite et où fut dite la première messe, une belle petite église bien propre et bien finie, surtout à l'intérieur, de 90 pieds de long avec un magnifique harmonium et tout ce qu'il faut amplement pour les besoins du culte, et cela, grâce au zèle infatigable déployé par M. Cousineau et à la louable générosité de ses paroissiens. Disons, en passant, que ce monsieur sait si bien s'attirer l'estime et la confiance de tous ceux qui le connaissent, qu'il réussit à faire contribuer au soutien de ses missions comme à son propre soutien, non seulement ses fidèles ouailles, mais même plusieurs de ceux qui ne partagent pas sa croyance religieuse. On reconnaît en lui un homme de haut mérite et on aime à l'aider à faire le bien.

III

En 1877, Ste Agnès, terminus actuel du chemin de fer International, autrement dit, chemin de fer de Pope, ne comptait que 3 familles, dont l'une était, si je ne me trompe pas, celle de M. Ferdinand Legendre, qui construisit, en pleine forêt, le moulin à scie qu'exploite maintenant une compagnie américaine.

Il y a maintenant près de 50 familles catholiques, sans compter les autres, et une chapelle déjà trop petite pour les besoins du culte, et qu'on parle de remplacer avant longtemps par une autre plus grande et plus spacieuse. Il y a 5 grands hôtels, dont quelques-uns feraient honneur à n'importe quelle ville, 21 magasins, 2 médecins, 2 ou 3 forgerons, des ouvriers et même un barbier. Comme on le voit rien manque pour rendre la chose au complet, si ce n'est pourtant des avocats et des notaires. Mais il n'y a pas de quoi; ça viendra avant longtemps. Cet accroissement est dû en grande partie au

chemin de fer, aux magnifiques moulins à cie et à farine de la Compagnie de Colonisation et de Crédit des Cantons de l'Est, construits sous la vigilante direction de son gérant, M. Chicoyne, et à celui dont nous avons parlé plus haut, ainsi qu'à la sagesse et à l'activité de M. le curé Cousineau, qui a la direction de cette mission.

IV

C'est le 8 décembre 1881, que fut abattu le premier arbre et fut dite la première messe à St Augustin de Woburn. Il y a maintenant un moulin à scie, construit par la Compagnie de Colonisation et de Crédit des Cantons de l'Est, suffisant pour les besoins de la localité, un forgeron, un petit magasin ; où 8 famille et près de 100 acres de terre défriché et en culture. Déjà le site de l'église a été fixé par Sa Grandeur Mgr Racine, qui, comme ont le sait, d'ailleurs, s'intéresse si vivement à la colonisation. Presque tout le bois pour la construction d'une chapelle est déjà sur la place.

En somme, il est facile de voir que l'augmentation de la population a été fort rapide au Mégantic, puisque l'on compte maintenant plus de trois cents familles catholiques lorsqu'il n'y en avait que 42 en 1874, et que là comme ailleurs, du reste, dans nos cantons de l'Est, on travaille sans le crier trop haut, on colonise sans qu'on le sache trop à Québec, puisqu'on oublie d'aider, à Québec, nos chemins qui sont absolument nécessaires à la colonisation, surtout à Woburn, où l'on fait des progrès envers et contre tous.

— 000 —

St-Félix de Valois.

Un village d'avenir, c'est celui de St-Félix de Valois, dans le district de Joliette. Une voie ferrée s'y rend actuellement tous les jours de Montréal et de Québec.

C'est un terminus d'une grande importance. Il est à quelques centaines de pieds de l'église, dans un site enchanteur. C'est le centre d'un grand trafic et qui va sans cesse en augmentant. Le mois dernier, il a été perçu à la gare de St-

Félix seulement, pour au delà de onze cents piastres de fret. Le commerce consiste surtout en grains, foin, bois de construction, bois de corde, écorces en quantité, etc.

Plusieurs paroisses du nord se servent de cette route pour ailer à Joliette et ailleurs. Le nouveau village progresse sous tous les rapports. Déjà de superbes trottoirs en bois ornent la principale rue sur une longueur d'un mille de chaque côté. Le Dr V. P. Lavallée, M. P. P. est à la tête du mouvement. Plusieurs des nombreux pouvoirs d'eau de St-Félix sont déjà utilisés et d'autres le seront bientôt. Il y a des moulins à scie, à farine, et une vaste fonderie. Bientôt, j'ose l'espérer, il y aura une vaste manufacture de laine. A la fromagerie existante, se joindra bientôt une beurrerie.

L'église, l'une des plus magnifiques du Nord, a subi dernièrement de grandes réparations. Des milliers de piastres ont été souscrites volontairement par les habitants de St-Félix, pour embellir leur temple.

Une maison d'école a aussi été érigée dans le centre du village. C'est un véritable palais qui sans doute deviendra bientôt une académie.

Bientôt aussi on construira un couvent à l'instigation du Révérend M. Archambault, le digne curé de St-Félix.

Il offre de payer une partie du coût de la bâtisse à lui seul.

Bref, les citoyens de St-Félix de Valois savent bien faire les choses. Déjà ils ont déboursé :

Pour le chemin de fer.....	\$ 5 000
Pour la fabrique.....	7 000
Pour l'école modèle.....	1 200
Pour les trottoirs.....	500
Pour bâtisses faites et en construction.....	6 000
Deux briqueteries.....	10 000

Lorsque le couvent en projet sera bâti, St-Félix aura tout ce qu'il lui faut pour l'instruction de la jeunesse.

Or bientôt ce couvent sera un fait accompli, grâce au zèle et à l'activité de M. le curé. Déjà M. Archambault a fait des églises et des couvents magnifiques, à St-Barthélemy et ailleurs.

On trouve aussi un bureau de poste où les papiers et lettres sont

expédiés chaque jour, un magnifique hôtel, de beaux magasins, etc.

La récolte cette année sera extraordinaire dans toutes les paroisses du comté de Joliette, notamment à St-Félix, St-Jean de Matha, Ste-Emélie, Ste Béatrix, Ste-Mélanie.

St-Félix est aussi le chemin le plus court pour aller visiter la superbe vallée de la Mattawan.

EXCURSIONNISTE.

— 000 —

St-Damien.

St-Gabriel de Brandon— dit le Rév. messire Provost,—a donné en partie naissance à la paroisse de St-Damien qui, à six milles en profondeur vers l'Ouest, s'épanouit gracieusement en pleines Laurentides. Cette nouvelle place est déjà dotée de tous les éléments de succès que l'on peut désirer dans les commencements. Un joli village, de magnifiques établissements religieux et commerciaux, des pouvoirs d'eau avantageusement utilisés, une colonisation régulière et bien réussie ; tout montre que les choses vont bien dans cette localité : un plus grand succès encore ne fait doute pour personne.

— 000 —

Ste-Béatrix---St-Côme.

Dans la circonscription de terrain que notre vue embrasse, nous avons encore deux paroisses desquelles nous pourrions dire beaucoup de choses intéressantes. Ste-Béatrix, dont les terres sont presque partout de bonne qualité et qui se suffit largement à elle-même ; St-Côme, un peu plus au nord-ouest, paroisse nouvelle qui s'étend graduellement tous les jours en profondeur dans le canton Cartier. La rivière de L'Assomption la traverse dans son milieu. On y remarque déjà un certain nombre d'habitants en moyens, qui sont arrivés là sur des lots boisés d'une robuste forêt, sans autres ressources que quelques sacs de provisions, des bras vigoureux et une grande énergie.

— 000 —

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er NOV., 1883.

DEUXIEME

GRANDE LOTERIE ANNUELLE

DE

L'ALBUM DES FAMILLES.

MARDI, le 5 Février 1884.

156 PRIX ÉVALUÉS A \$300

Dans le but de créer de l'émulation parmi nos abonnés ; d'augmenter la circulation de l'*Album des Familles* et de faire rentrer les arrérages avec l'abonnement de l'année 1884, nous avons fixé au 5 février prochain le jour du tirage de la deuxième Loterie annuelle, laquelle sera ouverte à tous les abonnés du Canada et des Etats-Unis, aux mêmes conditions et réglemens que celle de 1883.

Voici la liste des Prix à gagner :

1er Prix—Un moulin à coudre de la célèbre manufacture <i>New Home</i> , de New-York, (premier choix,) valant.....	\$50
2e Prix—Une bourse, renfermant.....	25
3e Prix—Une autre bourse renfermant.....	20
4e Prix—Une autre bourse do.....	15
5e Prix—Une autre bourse do.....	10
6e Prix—Une autre bourse do.....	5
Cinquante gratifications de \$2 chacune.....	100
Cent CHROMOS variés, de premier choix, grand format, évalués à 75 centins chaque.....	75
156 Prix.....	Valeur totale..... \$300

Auront droit à cette Loterie :

1o Les personnes qui, déjà abonnées, nous transmettront directement le prix de leur abonnement pour l'année 1884 durant les mois de Décembre et Janvier, et en payant les arrérages s'il y en a.

2o Ceux qui, n'étant pas encore abonnés, souscriront à l'*Album* pour l'année 1884, et paieront d'avance le prix de l'abonnement (\$2.00) durant la période ci-dessus mentionnée. L'Abonnement commencera à courir du 1er janvier prochain. Mais tout nouvel abonné qui, d'ici là, enverra dès maintenant le prix de son abonnement, recevra l'*Album*

gratis jusqu'au 1er janvier prochain.

Le tirage aura lieu

Dans la 1ère semaine de Février, à l'Institut-Canadien d'Ottawa, à 8 heures précises du soir.

Le mode que nous avons adopté pour le tirage des billets, et qui a été considéré comme étant le plus équitable, consiste à déposer dans un bocal ou urne tous les coupons (souches) des billets livrés, depuis le premier jusqu'au dernier, lesquels seront convenablement mêlés ensemble pendant quelques minutes par la personne désignée à cet effet par l'assemblée.

Le tirage se fera publiquement devant un comité de cinq abonnés choisis parmi les personnes présentes. Les billets seront tirés de l'urne l'un après l'autre, et lorsque le nombre aura atteint le chiffre de 156, tel que ci-dessus mentionné, la loterie sera close.

Un écrivain nommé par l'assemblée tiendra le registre de l'objet gagné, et inscrira le nom de l'abonné auquel revient cet objet.

Le premier Prix inscrit dans la liste ci-dessus mentionnée, sera gagné par le premier billet qui sortira de l'urne; et il en sera de même des autres lots, jusqu'à ce que tous les billets jusqu'au nombre de 156, aient été tirés.

Les prix seront expédiés de suite aux concurrents heureux, et tous les noms publiés dans l'*Album des Familles* du 1er Mars.

Billets du tirage.

Un billet imprimé et soigneusement numéroté, donnant droit au tirage, sera livré à l'abonné en même temps que son reçu. Nous garderons en mains le coupon ou souche du billet, pour le déposer dans l'urne le jour du tirage.

Pour éviter toute erreur ou malentendu, on devra s'adresser directement à l'administration de l'*Album des Familles*, à Ottawa, en transmettant en même temps par lettre enregistrée ou par mandat de poste le prix de l'abonnement pour 1884; et il ne sera délivré aucun billet en dehors de ce mode. Cependant, il sera fait exception pour les villes qui suivent, à cause du nombre plus considérable d'abonnés qu'il y a dans ces lieux, où

l'on pourra transiger avec l'agent local, si on le préfère, lequel nous transmettra les noms et l'argent des abonnés, anciens et nouveaux, et recevra en retour les reçus et billets du tirage pour les transmettre à qui de droit. Il n'y aura donc que les seules agences qui suivent où l'on pourra s'adresser, à part Ottawa, savoir :

A Montréal—Chez M. Ignace St-Amour 7 rue Allard.

Aux Trois-Rivières—Chez M. P. L. Hubert notaire.
A Québec—Chez M. Etienne Légaré, agent général, No 378, rue St-Joseph, St-Roch.

Après le mois de janvier écoulé, les abonnés pourront s'adresser aux agents locaux des villes comme par le passé, vu que la réception des abonnements au point de vue du tirage de la Loterie aura cessé avec le dernier jour du mois de janvier.

Dans l'intérêt de notre entreprise, nous prions donc respectueusement toutes les personnes qui prendront connaissance de ce grand Concours ouvert aux abonnés de l'*Album des Familles*, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui en s'abonnant à notre Publication, et en s'efforçant d'engager tout ceux qu'ils connaissent à en faire autant, car c'est par l'union des volontés agissantes et patriotiques que nous parviendrons à consolider cette œuvre sociale, morale et religieuse, destinée à la famille.

S'adresser par lettre à

STANISLAS DRAPEAU.

Editeur-Propriétaire de

l'*Album des Familles*.

P. O. Boîte 1065, Ottawa.

N. B.—Nous accordons une année d'abonnement gratuit à toute personne, abonnée ou non, qui nous fera parvenir une liste de 10 à 15 abonnés nouveaux, avec le montant des abonnements payés pour l'année 1884, ou une commission de dix par cent, si on le préfère.

—000—

Grand Concours !

Tous appelés à gagner de l'argent !

En vue de donner à l'*Album des Familles* une circulation plus étendue, nous ouvrons dès ce jour à l'activité publique de nos abonnés, agents, et autres, indépendamment

de la Loterie annoncée ci-après, un grand moyen de faire de l'argent.

Nous offrons des PRIMES en or à toutes personnes qui nous feront parvenir d'ici au 1er Décembre prochain, avec le prix de l'abonnement de chaque tel abonné nouveau, la liste la plus chargée de noms.

Dans cette course à faire aux abonnés nouveaux il y aura deux théâtres d'explorations particuliers: les villes et la campagne. C'est afin de mettre les agents des campagnes sur un pied d'égalité approximative avec les agents des villes ci-dessous désignées (1) que nous avons établi deux séries distinctes de prix l'une de l'autre, afin d'encourager l'activité des personnes qui nous accorderont leur influence et leur juste part de travail pour le développement de cette œuvre si chère à nos aspirations.

Il y aura cinq prix particuliers pour chacune des sections désignées, savoir :

POUR LA CAMPAGNE.

1er Prix—Un Orgue Salon de la célèbre manufacture de Beatty, de Washington, comprenant 5 octaves et un set de registres tels que—diapason, mélodie, flûte, voix céleste, principal et voix humaine, évalué entre \$150 et \$200—Dixons.....	\$150
(Le gagnant aura seulement que les frais de douane à payer.)	
2e Prix—Une bourse de.....	25
3e Prix—Une bourse de.....	20
4e Prix—Une bourse de.....	15
5e Prix—Une bourse de.....	10
	\$220

POUR LES VILLES.

1er Prix—Un Orgue-Salon de la même manufacture, comprenant 5 octaves et 15 registres, comme suit—diapason, mélodie, flûte, écho, voix céleste, clarinette, contre-basse, accoupleur, voix humaine, fort diapason, harpe-lyonnaise, écho céleste, flûte d'amour, grosse flûte, grand orgue. évalué entre \$200 et \$250—Soit.....	\$200
(Le gagnant aura les frais de douanes à payer.)	
2e Prix—Une bourse de.....	\$30
3e Prix—Une bourse de.....	20
4e Prix—Une bourse de.....	15
5e Prix—Une bourse de.....	10
	\$275

Pour toutes les autres Listes, quelqu'en soit le nombre, il leur sera alloué 20 CENTINS par chaque abonné obtenu, que l'Administration de l'*Album des Familles* leur transmettra après le dépouillement

(1) Les villes qui auront à lutter ensemble sont : Ottawa, Montréal, Trois-Rivières, Québec, N.-D. de Lévis, Rimouski, Sherbrooke, St-Hyacinthe, St-Jean et Soré.

des Listes fait dans la première semaine de Décembre prochain.

Ce dépouillement des Listes se fera en présence d'un Comité choisi à cet effet, lequel signera le Rapport qui sera publié dans la livraison du 1er janvier, et dans laquelle sera fait mention du nombre d'abonnés obtenus par chaque compétiteur.

CONDITION DU CONCOURS.

Pour mériter et obtenir les objets et bourses ci-dessus mentionnés, il faudra que le dépouillement de toutes les listes donne au moins un chiffre total de 600 abonnés nouveaux. S'il n'y avait que la moitié de ce chiffre, alors les bourses seraient diminuées de moitié, etc., excepté les 20 centins alloués par abonné à chacun des compétiteurs qui n'aura pas eu la chance de gagner l'une des bourses en question.

On se rappelle qu'un journal de modes, à New-York, ayant offert en Prime un Piano, eut un succès immense. Il n'y avait alors, cependant, qu'une seule chance d'offerte, tandis que nous en offrons DIX, à part une commission de 10 par cent sur toutes les remises qui nous seront faites par les compétiteurs non gagnants.

Nous espérons que ce projet saura intéresser un grand nombre de jeunes gens, tant dans les villes que dans les campagnes, qui se mettront incessamment à l'œuvre, et dans l'espoir de mériter cette confiance et cet appui, nous nous proposons de continuer notre travail avec ardeur, de rendre notre publication de plus en plus intéressante, et nous espérons que notre entreprise fructifiera et nous permettra de continuer à accomplir la tâche de propagande religieuse et morale que nous avons entreprise.

Les lettres, Listes des Abonnés, envoi d'argent, etc., devront être adressés le ou avant le 1er décembre prochain, et pas plus tard que le 1er, par lettres enregistrées, à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,

— 000 —

AUX ZÉLATEURS.

Un nous écrit pour nous demander quel est le nombre probable d'abonnés nouveaux qu'il faudra recueillir pour mériter l'un des prix mentionnés dans la liste du "Grand Concours" annoncé dans l'*Album des Familles*

Nous ne le savons pas exactement, car cela dépend du plus ou moins grand nombre de zélateurs qu'il y aura à l'œuvre; cependant, nous croyons que des listes de 8 à 10 abonnés auront une grande chance d'obtenir l'un des prix annoncés. Dans tous les cas, une commission de 10 par cent revient aux zélateurs qui n'auront pas pu obtenir l'un des prix, et cela doit être un encouragement suffisant pour qu'ils tentent l'entreprise.

Quant au premier prix (un orgue), il est très probable que ce prix sera disputé par les zélateurs de la campagne qui auront obtenu entre 25 à 30 abonnés.

Les agents des villes ne concourent pas avec ceux des campagnes, selon le règlement adopté. Ils ont leur règlement particulier.

Ainsi, que chacun se mette à l'œuvre sans délai, sans s'occuper de ce que fera son voisin, car le temps est très court.

L'ADMINISTRATION.

— 000 —

GALERIE NATIONALE

DE

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Pour rendre l'*Album des Familles* de plus en plus digne du patronage public, nous avons cru devoir publier bon nombre de Biographies, avec Portraits. Ce patriotique projet a su plaire, car plusieurs amis de notre publication nous ont prié de vouloir bien continuer à reproduire les Portraits de nos grandes figures historiques, de nos historiens, de nos littérateurs, de nos gouvernants et hommes politiques, et enfin de toutes nos gloires nationales!

Pour satisfaire à cet épanchement du cœur, nous avons résolu

d'intercaler dans le texte, en tête des biographies, à commencer avec l'année, les Portraits de ceux dont nous publierons la vie, afin que nos lecteurs puissent contempler les traits de ces hommes éminents.

Nous prions nos abonnés de faire connaître ce projet de suite, afin d'engager leurs amis à s'abonner à l'*Album des Familles* pour l'année prochaine.

— 000 —

Plus de Retardataires.

Vu l'apathie d'un trop grand nombre d'abonnés à payer leur abonnement annuel, nous sommes décidé à mettre en vigueur le système de non-crédit, tel que suivi en Europe.

Ainsi, à commencer du 1er janvier prochain, nous cesserons l'envoi de l'*Album des Familles*, sans exception de personne, à tous ceux qui n'auront pas renouvelé leur abonnement le 1er décembre ou dans le cours de ce mois, terme de l'expiration de l'abonnement annuel.

Cette condition est devenue nécessaire pour nous permettre d'apporter les améliorations projetées, et nous espérons que chacun se fera un devoir de se rendre à notre invitation, pour empêcher qu'il y ait interruption dans l'envoi, le 1er janvier prochain.

— 000 —

Remerciements.

Le système de non-crédit, que nous devons inaugurer l'année prochaine, enlève à nos zélés agents du Canada et des États-Unis la tâche difficile qu'ils ont remplie avec tant de bonne volonté, pour la plupart, durant ces quatre dernières années, et nous les remercions très chaleureusement pour les importants services rendus à notre entreprise.

Les moyens qui sont à notre disposition ne nous permettent point de leur adresser gratuitement, à commencer du 1er janvier prochain, l'*Album des Familles*. Ceux qui dé-

sireront s'abonner sont priés de nous en informer, afin d'inscrire à l'avance leurs noms dans les nouveaux livres de l'administration.

En attendant, nous prions tous nos agents actuels de nous transmettre leurs rapports et argents, qu'ils peuvent avoir en mains, afin que nous sachions quels sont les abonnés qui ont payé et ceux qui nous doivent.

Il n'y aura que les agences des villes de Montréal, Trois-Rivières et Québec qui seront maintenues, vu le nombre considérable d'abonnés qui se trouvent dans chacune de ces villes.

Cependant nous continuerons d'accorder une année d'abonnement gratuite à toute personne, abonné, agent, ou autres, soit du Canada ou des États-Unis, qui nous transmettent une liste d'au moins dix abonnés, avec le montant des abonnements payés pour l'année.

— 0 —

NOTRE PROCHAIN FEUILLETON !

Nous commencerons dans l'*Album des Familles* du 1er janvier prochain la publication d'un Feuilleton très émouvant: Les caractères qui y figurent, les situations variées qui surgissent sont d'un intérêt palpitant, ainsi que les tableaux tracés d'une manière captivante; le tout saura offrir au lecteur un passe-temps aussi agréable qu'instructif.

D'autres feuilletons seront également publiés dans le cours de la même année, et de même force.

Nous pouvons assurer nos lecteurs que nos feuilletons vaudront à eux seuls plus que le prix d'abonnement pour l'année, et qu'ils seront émus jusqu'aux larmes, parfois, au récit des scènes attendrissantes qui sont exposées dans ces admirables travaux de la pensée.

Nous souhaitons que tous s'empressent à s'abonner ou à renouveler leur abonnement, afin de suivre les péripéties des scènes émouvantes qui s'y trouvent dès le commencement.

— 000 —

Gratifications.

Nous sommes en mesure de fournir gratuitement aux nouveaux abonnés qui nous parviendront d'ici au 1er Décembre prochain, tous les Portraits ci-dessous, au nombre de douze, savoir :

Le Marquis de LORNE, gouverneur-général.

La Princesse LOUISE.

L'Hon. M. BLANCHET, ex-Orateur des Communes.

Sir HECTOR LANGEVIN, Ministre des Travaux Publics.

L'hon. M. ROBITAILLE, lieutenant-gouverneur de Québec.

L'hon. M. CHAPLEAU, ex-Premier Ministre de Québec.

L'hon. M. MOUSSEAU, ex-Ministre de l'Intérieur.

L'hon. M. CARON, Ministre de la Milice,

L'hon. M. JOLY, ex-chef du parti libéral, à Québec.

L'hon. M. LAURIER, ancien ministre fédéral.

L'hon. P. J. O. CHAUVEAU.

L'hon. M. OUMET, surintendant de l'éducation pour la province de Québec.


Ceux de nos abonnés actuels qui auraient un ou plusieurs portraits manquant à leur collection, peuvent les obtenir en nous en informant.

Nous expédions l'*Album des Familles* à titre d'essai, à tous ceux qui en font la demande, sachant qu'une fois qu'il est reçu dans la famille, on s'y abonne généralement.

L'abonnement est pour un an et ne se fractionne pas. Il est payable d'avance ou dans les dix jours qui suivent la demande ou la réception des livraisons déjà parues.

Par exemple, en s'abonnant aujourd'hui pour profiter des Portraits sus-mentionnés, nous adressons les dix livraisons déjà parues, de l'*Album* avec les Portraits, et il en sera ainsi des deux livraisons de Novembre et Décembre prochain, terme de l'abonnement pour 1883.

— 0 —

 Nous avons commencé à envoyer nos comptes à un grand nombre de nos abonnés. Nous les engageons à nous envoyer le plus tôt possible le montant de leur souscription.

SOMMAIRE :

Littérature

Les Fiancés, (suite)..... 321

Bulletin Religieux

Instruction sur la religion, (suite)..... 330

Corbelle Poétique

L'Automne, par J. B. CAOUETIE..... 334
L'Amour filial, par A. A. PRADIER..... 334
Sursum Corda !..... 334
Hymne à Marie !..... 345

Archéologie

Les Fouilles d'un ancien cimetière... 335
L'enceinte de Paris, au 13^e siècle..... 335
Obélisque Monolithe..... 335
Lourdes..... 335
Tombeaux des Bourbons..... 335

Biographie

Sir Charles Tupper, (suite), par Chas. THIBAUT..... 336

Bibliographie

La Croix sanctificatrice et civilisatrice..... 341
Contes Ironiques..... 342
Noces d'Or du Révd M. Poiré..... 343

Monographies

La Papauté, par J. B. * * 343
Le Prêtre, par M. l'abbé J. M. D. * * * 344
Nobles aspirations d'un Curé de Campagne..... 344

Récréations

Le langage des Fleurs..... 346
Le langage des Pierres..... 346
Le langage des Oiseaux..... 346
Les harmonies de la Nature..... 346

Reproduction

Les colons du Lac Mégantic..... 347
Saint Félix de Valois..... 348
Saint Damien, Sainte-Béatrix et Saint-Côme..... 348

Maximes et Pensées.

Pensées diverses..... 530-336-347

Informations spéciales

Deuxième grande loterie annuelle.... 349
Grand Concours I..... 249
Informations aux Zélateurs de l'Album 350
Galerie Nationale..... 350
Plus de Retardataires..... 351
Remerciements à nos Agents..... 351
Gratification..... 351

AGENTS

DE

L'Album des Familles

PROVINCE DE QUÉBEC

VILLES.

Québec..... Etienne Légaré, 378, rue Saint-Joseph, St Roch.
Montréal..... Ignace St-Amour, 7, rue Allard.
Trois-Rivières..... P. L. Hubert, notaire.

CAMPAGNES.

<i>Paroisses.</i>	<i>Comtés.</i>	<i>Agents.</i>
Anso St Jean.....	Chicoutimi	Didier Houde,
Arthabaskaville.....	Arthabaska.....	Aimé Dion,
Beauharnais.....	Beauharnais	J. A. Lepointe,
Berthier.....	Berthier.....	Amateur Demers,
Fraserville.....	Témiscouata.....	V. Chamberland,
Joliette.....	Joliette.....	Albort Gervais,
Kamouraska.....	Kamouraska.....	P. C. Dupuy,
L'Assomption.....	L'Assomption.....	J. S. Rivet,
Lotbinière.....	Lotbinière.....	Maximo Lemay,
Louiseville.....	Maskinongé.....	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis.....	Lévis.....	A. G. Routhior,
Rimouski.....	Rimouski.....	A. G. Dion,
Sault au Recollet Hochelaga.....	Cyp. Corbeil,	
S. A. LapocatièreKamouraska.....	Geo. Lévêque.	
St Bruno.....	Chambly.....	J. M. Côté.
S. Colomb, Sillery Québec.....	Félix Langlois,	
St Cyrille de Windsor, Drummond.....	L. J. B. Brassard	
St Donat.....	Rimouski.....	Cloris Morneau,
St François.....	Montmagny.....	Dame LesMartineau.
St Hyacinthe.....	St Hyacinthe.....	M. Lussier,
St Nicolas.....	Lévis.....	L. Fréchette, jr,
St Romuald.....	Lévis.....	Joseph Fortin,
Ste Rose.....	Laval.....	P. O. Grenier,
Ste Thérèse.....	Terrebonne.....	P. Jérôme,
St Vincent de Paul, Laval.....	C. E. Germain,	
Terrebonne.....	Terrebonne.....	Octave Forget,
Ville de St Jean-St Jean.....	Jean Bourguignon.	

NOUVEAU-BRUNSWICK.

Shediac Bridge... Westmoreland. J. L. Poirier.

ONTARIO.

St Eugène..... Prescott..... Victor Lalonde.
St Joachim..... River Ruscom, Eugène Beuglet.

MANITOBA.

St Boniface..... } Adj. Gauvreau,
Winnipeg..... }

ÉTATS-UNIS.

<i>Localités.</i>	<i>Etats.</i>	<i>Agents.</i>
Biddeford.....	Maine.....	
Central Falls.....	Rhode Island.....	Z. Choquette,
Chicago.....	Illinois.....	Ph. Baillargeon,
		167, Blue Island Av,
Détroit.....	Michigan.....	Ed Racicot,
Fall River.....	Massachusett.....	H. R. Benoit,
Indian Orchard.....	Massachusett.....	Jos. Bengle,
Lake Linden.....	Michigan.....	D. L. Augé,
Lawrence.....	Massachusett.....	Dr Jos. Desmarais,
		126, Lowell Str,
Lowiston.....	Maine.....	Isaac N. Leclerc,
Lowell.....	Massachusett.....	David N. Parthenais,
North Adams.....	Massachusett.....	A. N. Gélinau,
Northampton.....	Massachusett.....	Dr L. B. Niquotte,
Putnam.....	Connecticut.....	Hector Duvert,
St Albans.....	Vermont.....	Dr G. Thibault,
Troy.....	New York	
Worcester.....	Massachusett.	
Woonsocket.....	Rhode Island.....	C. Tétrault

PARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 41, rue du Bac.

LONDRES (ANGLETERRE.)

Gellig et Cie, Henry Strand, 19, M.M.F 4

L'ALBUM DES FAMILLES

est publié à Ottawa le 1^{er} de chaque mois, par cahier de 32 pages, 1^{re} triple colonne, avec une

GALERIE NATIONALE

de

Portraits Historiques, Politiques et Littéraires.

Le prix de l'abonnement est comme suit Pour la Canada et les Etats-Unis. \$2 00 Pour la France et l'Angleterre... \$2 50 (12 frs payable invariablement d'avance ou dans les 30 jours qui suivront la date de l'abonnement.

L'abonnement est pour un an, et ne se fractionne pas. Ceux qui s'abonnent dans le courant d'une année, reçoivent les cahiers déjà parus.

N. B. -- Les lettres renfermant de l'argent doivent être enregistrées; et dans ce cas elles sont à la charge de l'administration

Comme l'Album des Familles pénètre dans toutes les paroisses et villes de la province de Québec et autres centres français des Etats Unis, nous avons résolu de publier sur la couverture de l'Album des Familles les annonces des marchands et industriels qui nous seront adressées, à raison de \$1.00 pour la première insertion et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

Pour plus ample information, voici le tableau des prix établis pour chacune des périodes ci-dessous mentionnées, et selon l'étendue des annonces.

TARIF DES ANNONCES.

	Par fraction de colonne.			
	1/4 de colonne	1/2 colonne	3/4 de colonne	1 colonne
Première insertion	\$1.00	\$2.00	\$3.00	\$4.00
Insertions subséquentes.....	0.50	1.00	1.50	2.00
Pour 6 mois.....	\$3.00	\$5.00	\$8.00	\$10.00
Pour 12 mois.....	5.00	8.00	12.00	15.00
	1/4 de page	1/2 page	3/4 de page	1 page
Première insertion	\$3.00	\$6.00	\$9.00	\$12.00
Insertions subséquentes.....	1.50	3.00	4.50	6.00
Pour 6 mois.....	8.00	\$12.00	\$18.00	\$25.00
Pour 12 mois.....	12.00	15.00	25.00	40.00

Par cette échelle des prix, il appert qu'une annonce de 20 lignes, publiée durant 12 mois dans l'Album des Familles, aura pu tomber sous les yeux de plus de 50.000 lecteurs, durant l'année, et cela pour la minime somme de \$5.00.

ADMINISTRATION.

Tout ce qui concerne la rédaction ainsi que la correspondance se rattachant aux abonnements, envoi d'argent, annonces, etc, doit être adressé à

STANISLAS DRAPEAU,
Editeur-Propriétaire,
de l'Album des Familles, Ottawa,
(P. O. Boite 1065.)

BULLETIN DES ANNONCES.

La Machine à Coudre

LA PLUS POPULAIRE

ET

DÉFIANT TOUTE COMPÉTITION

EST LA

NEW-HOME

Elle est la plus légère,
la plus simple,
la plus perfectionnée,
la plus durable,
et la meilleure.

200,000 sont vendues
chaque année

S'adresser à

NEW HOME SEWING MACHINE CO

30, UNION SQUARE,

NEW YORK.

SEULEMENT

\$1.00 par Année.

Le Mail Hebdomadaire

THE GREAT CANADIAN PAPER
The MAIL
EIGHT PAGES
IN THE MAIL
BEST AND CHEAPEST
ONE DOLLAR
YEAR
TORONTO CANADA

It has the Largest Circulation; the Latest News, both Local and Foreign. A Splendid Story Page. First-class Agricultural Page. Reliable Market Reports. Legal Column Household Department, Children's Department, etc

THE MAIL is the great medium for advertisements of FARMS FOR SALE

Agents Wanted
ADDRESS THE MAIL Toronto, - Canada.

Tout le Monde Entend !

Baume d'Huile de Requin de Foo Choo !

Ce baume rétablit positivement l'entendement et il est le seul remède connu pour guérir la surdité.

Cette huile est extraite d'espèces particulières de petits REQUINS BLANCS pris dans la mer Jaune, connus sous le nom de CARCHARODON RONDELETTI. Tous les pêcheurs chinois le connaissent. Ses vertus comme restaurateur de l'entendement ont été découvertes par un prêtre Bouddhiste vers l'année 1410. Ses guérisons ont été si nombreuses et plusieurs ont paru si miraculeuses que le remède a été proclamé officiellement dans tout l'empire. Son usage est devenu si universel que pendant plus de 300 ans, aucun sourd n'a existé parmi le peuple chinois. Envoyé, frais de p.ste payés d'avance, à une adresse quelconque moyennant \$1.00 la bouteille.

Ecoutez ce que disent les Sourds !

Ce remède a fait un miracle dans mon cas. Je ne sens plus de bruits assourdissants dans ma tête et j'entends beaucoup mieux. J'ai été grandement soulagé. Ma surdité s'est améliorée notablement, je pense qu'une autre bouteille me guérira.

"Son efficacité est incontestable et son caractère curatif absolu, attendu que l'écrivain peut personnellement le certifier, par l'expérience et l'observation. Ecrivez de suite à HAYLOCK et JENNEY, 7, rue Day, New-York, en incluant \$1.00 et vous recevrez en retour un remède qui vous permettra d'entendre comme tout autre. Vous ne regretterez jamais de l'avoir fait."

Editeur de la *Mercantile Review*.

Pour éviter la perte dans les malles veuillez envoyer l'argent par lettre enregistrée.

Importés seulement par

HAYLOCK et JENNEY,

(Ci-devant HAYLOCK ET CIE.

Seuls agents pour l'Amérique.

7, Day Street, New-York.

1er février 1883.

Abonnez-vous

ET

FAITES ABONNER VOS AMIS

A

L'ALBUM DES FAMILLES

\$2 par année.



Des soumissions cachetées endossées (Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des Magasins) adressées au soussigné seront reçues jusqu'au

Mercredi Midi, 7 Novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumission, contenant des renseignements complets du département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean N. B.

Nulle soumission ne sera reçue si elle n'est faite sur ces formules imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une Banque Canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pour quoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,
Député du Ministre de la
Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.



Contrats de la Malle.

Des soumissions adressées au Maître Général des Postes seront reçues à **OTTAWA** jusqu'à **MIDI, le 23 NOVEMBRE PROCHAIN**, pour le transport des Malles de Sa Majesté, sous les conditions d'un contrat pour un terme de quatre années dans chaque cas, aller et retour, entre les endroits ci-dessous mentionnés, à partir du **1 Avril 1884.**

FOX RIVER et **STE-ANNE DES MONTS**, deux fois par semaine;

FONTENELLE et **GASPE BASIN**, une fois par semaine;

GASPE BASIN et **PERCÉ**, six fois par semaine;

LABANE et **ST-JOSEPH D'ALMA**, trois fois par semaine;

LAC ETCHEMIN et **STANDON**, deux fois par semaine;

STE-HELENE et la **STATION DU CHEMIN DE FER**, douze fois par semaine;

ST-MATHIEU et **ST-SIMON**, trois fois par semaine;

ST-PACOME et la **STATION DU CHEMIN DE FER**, douze fois par semaine.

Des avis imprimés contenant des renseignements plus détaillés au sujet des conditions des contrats projetés, seront en vue aux Bureaux de Poste ci-haut mentionnés, ou au Bureau du soussigné, où l'on pourra, aussi, se procurer des formules de soumission.

Bureau de l'Inspecteur des Postes,
Québec, 15 octobre 1883.

WILLIAM G. SHEPPARD,
Inspecteur des Postes.

BULLETIN DES ANNONCES.

MOYEN FACILE DE FAIRE DE L'ARGENT!

GRAND CONCOURS OUVERT A TOUT LE MONDE.

\$500 donnees en Prix!

L'Administration de l' "Album des Familles" offre des PRIMES en or, variant depuis \$10 jusqu'à \$200, a toutes personnes qui lui transmettront d'ici au 1er decembre prochain des Listes de nouveaux abonnées, avec le prix de l'abonnement de l'annee 1884, paye a l'avance.

 Voir les conditions du Concours, page 349)

AVANTAGES OFFERTS AUX ABONNES!

\$300 a etre distribuees.

Le 5 fevrier prochain, une serie de PRIMES SPÉCIALES en or et en riches chromos seront distribuées aux abonnés, par voie de loterie, lesquelles Primes, au nombre de plus de 150, varient en valeur depuis \$2 jusqu'à \$50. La seule condition exigée, c'est le paiement à l'avance de l'abonnement de l'année 1884 par chaque abonné.

 Voir le Programme, page 349)